

**HISTOIRE**  
DE  
**CARTOUCHE,**  
**ET DE SES COMPLICES.**



**A ROUEN,**  
Chez **LECRÈNE-LABBEY**, Imp.-Libraire,  
rue du Petit-Puits, 21, et Grande-  
Rue, 156.

1° R  
1004

Achat des Musées Nationaux  
Musée des Arts et Traditions Populaires



PHI VENDU PAR SES FRÈRES

cc. 50

**HISTOIRE**  
DE  
**CARTOUCHE.**



HISTOIRE

PAR M. DE LA HARPE





CARTOUCHE.

HISTOIRE

DU FAMEUX

LOUIS-DOMINIQUE

CARTOUCHE,

CONTENANT

SA VIE, SON PROCÈS,

et de plusieurs de ses Complices,

SUIVIE DE SES AVENTURES GALANTES.



A ROUEN,

Chez LECRÈNE-LABBEY, Impr.-Libraire,  
rue du Petit-Puits, 21, Grande-Rue, 156.

10R  
1004

*On trouve, chez le même Libraire, un  
Assortiment général de petits Romans, de  
Bibliothèque bleue, d'Almanachs et d'I-  
mages de toute espèce.*

---

---

**HISTOIRE**  
DE LA VIE  
ET DU PROCÈS  
DE LOUIS-DOMIQUE  
**CARTOUCHE.**

---

LE Public a reçu avec une avidité incroyable tout ce qui regardait Cartouche; le nom seul de ce fameux scélérat, mis à la tête d'un Livre ou d'une Comédie, a suffi pour faire débiter l'un, et pour attirer à l'autre un succès prodigieux. Au reste, ce n'est pas seulement en France qu'on a témoigné de la curiosité sur cet article là. La Hollande, l'Angleterre et l'Allemagne, ont eut le même empressement qu'avaient les Parisiens et les Français; et quand une gazette n'aurait dit autre chose de Cartouche, sinon qu'il continuait ses vols, qu'on le cherchait inutilement par-tout, etc., on lui savait bon gré de l'avoir dit, et l'on

aimait mieux une nouvelle aussi vague, que rien du tout.

C'est ce qui me fait espérer qu'on verra avec plaisir l'histoire de ce voleur, d'autant plus qu'elle a été écrite sur des Mémoires particuliers, sur les pièces de son procès, et sur des récits que tout Paris a entendu de sa propre bouche, et dont ce malfaiteur jouissait ceux qui allaient le voir. Je pense même qu'elle peut être de quelque utilité, et que la manière dont on y verra que cet homme est devenu insensiblement un monstre odieux, peut servir à nous convaincre que nous ne devons regarder aucune faute comme petite, puisque les plus petites peuvent nous conduire enfin dans un précipice affreux, et que ce sont elles effectivement qui y ont conduit par degrés ce malheureux voleur.

Mais voici assez de réflexions sérieuses. Je les quitte, et je compte que mes lecteurs me pardonneront d'autant plus volontiers de les avoir mises, qu'ils savent bien qu'on n'en pouvait pas moins placer dans l'introduction d'un semblable ouvrage, et que je promets de les laisser faire désormais à ceux qui liront ceci.

Louis-Dominique CARTOUCHE naquit à Paris, en 1693, dans un quartier de cette ville, nommé la Courtille, près de la Fontaine aux Echaudés. Son père était un ton-

nelier, et il avait peu de bien. Cependant, il ne négligea rien de ce qui dépendait de lui, pour donner une bonne éducation à ses enfans. Celui de tous qui était le plus capable de profiter, était le jeune Dominique; il avait de l'esprit, de la pénétration et de la facilité, et en peu de temps, il apprit ce qu'on fait ordinairement apprendre aux enfans de cette condition, et ce que ceux qui ont moins d'émulation, n'apprennent qu'en bien des années. Cela engagea son père à faire davantage pour lui, et à l'envoyer au collège, chez les Jésuites. Ce fut ce qui perdit Cartouche, et qui devait le sauver. Il se trouvait parmi une foule de jeunes gens, dont les moins distingués étaient des bourgeois considérables de Paris. Chacun d'eux avait une certaine quantité d'argent pour ses menus plaisirs, et tous étaient habillés d'une manière convenable au rang que tenaient leurs familles. Il eut honte de briller moins qu'eux; il chercha dans son industrie des moyens de les égaler, qu'il ne pouvait pas trouver dans sa fortune.

Ses coups d'essai furent sur les boutiques de certaines femmes, qui sont toujours à la porte du collège de Clermont, et qui y vendent des fruits. Il a avoué dans la prison, que la facilité extraordinaire avec laquelle il réussit à piller ces pauvres fruitières, fut la cause de tous ses crimes, parce qu'elle

lui inspira la hardiesse et les moyens d'essayer des vols plus considérables. Bientôt après il prit les livres de ses jeunes compagnons, et il y trouva assez de profit. Mais cela ne le contenta pas, et il entreprit un coup de plus grande conséquence, résolu, à ce qu'il a dit depuis, d'en rester là, parce qu'il lui suffirait, avec ce qu'il avait déjà, à acheter un habit propre, qui était l'unique objet de ses larcins.

Il était alors en quatrième, quoiqu'il n'eût que onze ans, et il avait gagné les bonnes grâces du petit marquis de <sup>\*\*\*</sup>, qui était de la même classe que lui. Cela était cause qu'il avait entrée libre dans l'appartement de ce seigneur, dont le gouverneur même le recevait bien, et ils passaient quelquefois des jours entiers ensemble. Un jour qu'il y était à son ordinaire, il entendit le valet de chambre dire qu'il venait de recevoir cent écus; et il les vit enfermer dans une cassette.

Quel trésor pour un jeune écolier que cela ! C'aurait été la fortune de Cartouche. Il ne pouvait détourner les yeux de cette bienheureuse cassette. On lui a entendu raconter dans la Conciergerie, en propres termes, *qu'il ne rêva pendant une semaine entière qu'aux appas cachés de cette cassette.*

Ce qui l'embarrassait, était moins la difficulté de la forcer, que le crime qu'il y

avait à le faire. Jusques-là il n'avait encore sur son compte que de légères friponneries, et il ne s'était point familiarisé avec l'horreur d'un vol pareil. Enfin l'ambition qu'il avait de ne paraître pas moins que ses camarades d'école, l'emporta sur ses scrupules, et peut-être se persuada-t-il qu'une intention comme celle-là, le justifiait plus qu'à demi. Dès qu'il eut formé cette résolution, il épia les momens où le valet de chambre et le gouverneur avaient coutume de sortir; et les ayant vus un beau matin aller en ville, il crut que c'était une favorable occasion de faire ses mains.

On entrait dans la chambre du domestique par celle de son maître, et il n'y avait que la dernière qui fût fermée à la clé. Cartouche fit si bien, pendant la classe où il était assis auprès du marquis, qu'il lui vola cette clé dans sa poche, et qu'il obtint la permission du régent de sortir. Au même instant, il vole au lieu qui recélait les cent écus, ouvre l'appartement et cherche la cassette; mais elle n'était plus à la même place, et il eut assez de peine à la trouver. A la fin, il découvrit qu'on l'avait mise sur le haut d'une grande armoire, et il mit aussitôt des chaises l'une sur l'autre, comme autant d'échelles pour monter à l'assaut. La chose allait bien. Il avait déjà escaladé cette forteresse; un fer, qui servait à son

père dans les ouvrages de sa profession , avait été employé à un usage bien différent , et il avait ouvert la boîte , dépositaire des richesses du valet de chambre. En un mot , il était maître de tout , lorsque le gouverneur rentra dans le collège , et vint demander la clé au jeune marquis. Celui-ci eut beau chercher , il ne la trouva point ; le gouverneur s'imagina qu'il l'avait laissée à la porte par négarde , et sur le champ , il alla y regarder.

Justement elle y était , et Cartouche l'y avait oubliée imprudemment. Ainsi , le gouverneur entra , et peu de temps après , son élève et le valet de chambre revinrent , l'un de classe , et l'autre de dehors. Imaginez-vous ce que devint alors le pauvre voleur : il était guindé sur l'armoire à côté de sa chère cassette , et il s'était replié en un petit peloton ; il n'osait pas se remuer , à peine osait-il respirer , et il entendait à chaque moment passer du monde auprès de lui , et son ami s'entretenir de sa disparition subite qui étonnait tous les écoliers. Et le pis fut que le valet de chambre se sentant un peu de mal de tête , ne sortit point de la journée entière , et garda le lit.

Cent fois Cartouche s'étonna de ce que ce domestique ne le voyait point , et cent fois il fut prêt de se trahir lui-même , et de se jeter à ses pieds. Mais la honte d'être pris en

flagrant délit , et la crainte qu'il eut de n'avoir pas affaire à un homme généreux , l'empêchèrent de prendre ce parti-là. Cependant la nuit vint , il la passa sans dormir , et même sans en avoir envie. Malheureusement le valet de chambre ne se trouva pas mieux le lendemain matin , et son prisonnier s'en trouva plus mal. Le moindre mouvement que le malade faisait , causait des frayeurs terribles à celui-ci , et une sueur froide coulait de tout son corps. En un mot , une faim excessive et une soif brûlante étaient les moindres maux qu'il souffrait.

Enfin , une partie de plaisir dans laquelle on mit le valet de chambre du marquis , délivra Cartouche , et à la faveur de son absence , il descendit comme il put de l'armoire fatale , où il avait demeuré près de deux jours. Mais à peine avait-il fait cela , que le gouverneur , qui était sorti avec son disciple , rentra avec lui. On ne peut être plus étonné qu'ils ne le furent tous trois de se rencontrer ainsi. Dans un autre temps , Cartouche se serait tiré d'embarras par deux coups de poignard ; dans ce temps-là , les larmes et les mensonges étaient ses uniques armes. Il eut recours à ces deux moyens , et il s'en servit si habilement , qu'on ne le soupçonna de rien. On lui donna même quelque chose à manger , et ensuite on le renvoya chez lui avec de grandes promesses

de faire la paix avec le régent, qui avait juré de le faire punir de son absence.

Dès qu'il fut dans la rue, il se crut le plus heureux homme du monde, d'être sorti de ce mauvais pas, et d'avoir encore cent écus. Il entra chez son père, dont il fut bien grondé, et qu'il apaisa par des excuses inventées; et le jour suivant, il alla se divertir à la foire St-Germain. Mais lorsqu'il retournait en sa maison, un de ses frères qui l'attendait sur le chemin, lui annonça la triste nouvelle qu'il était découvert, qu'on était venu faire des plaintes de lui, et qu'on lui préparait une punition, s'il était coupable de ce qu'on lui imputait.

Cartouche, épouvanté de ce récit, n'en demanda pas davantage; il dit d'abord adieu à son frère, et il s'éloigna de lui, sans savoir ce qu'il deviendrait; et en y rêvant, il rêva si long-temps, qu'il se trouva hors de Paris, et il continua sa route jusqu'à Reine-Moulin, où il s'arrêta, n'en pouvant plus. Il était alors minuit; la crainte d'être volé comme il avait volé les autres, lui causait une inquiétude extrême, et par-dessus tout cela, il n'y avait point d'hôtellerie ouverte dans cet endroit; c'est pourquoi il se détermina à attendre le jour au coin d'un gros buisson, et à y dormir, s'il plaisait à Dieu.

A peine y avait-il un quart-d'heure qu'il était là, qu'il entendit du bruit autour de

lui, et qu'il aperçut à la faible lueur de la lune, des gens qui venaient. En un moment ils furent assez près pour qu'il entendit leurs voix, et qu'il distinguât leur langage, auquel il ne comprenait rien, et ils campèrent à vingt pas de lui. Alors il se sentit saisi d'effroi, et tous ses sens se glacèrent à la vue d'une vingtaine de fantômes, mâles et femelles, habillés grotesquement, et agissant plus grotesquement encore. Les uns dansaient, les autres chantaient, quelques-uns mangeaient, et d'autres apprêtaient à manger.

Il ne lui en fallut pas plus pour se persuader que ce qu'il voyait, était une assemblée solennelle des sorciers du pays; et dans cette pensée, il se recommanda dévotement à Dieu, et lui demanda pardon de ses fautes. Mais il n'en fut pas quitte pour si peu. Quelques-uns de ces prétendus sorciers l'ayant aperçu, vinrent à lui, pour voir s'il n'y avait point d'ennemis cachés là; et ayant reconnu que ce n'était qu'un petit garçon assez mal vêtu, ils firent devant lui les plus bizarres postures. Ce spectacle risible confirma encore Cartouche dans l'opinion qu'il avait affaire aux principaux membres du Sabbat; et il fit tant de cris, qu'à la fin ceux qui lui faisaient peur, eurent peur eux-mêmes que cela ne fit venir du monde après eux.

Ainsi, ils résolurent de lui parler français, et de lui avouer qu'ils étaient des hommes comme lui, quoiqu'ils fussent un peu plus noirs. Cette déclaration le rassura; ils l'invitèrent à manger avec eux, et il trouva que leurs mets n'étaient point si diaboliques qu'il se l'était figuré. En effet, ce n'était que cochons de lait, poules, pigeons; il n'avait jamais fait si bonne chère depuis qu'il était au monde. La connaissance faite ainsi, il s'endormit au milieu d'eux; mais ils ne s'endormirent pas; et, quoiqu'ils ne lui eussent point encore dit qu'ils étaient bohémiens, il ne douta pas à son réveil, que des gens qui l'avaient déchargé de ses cent écus, ne fussent de cette profession.

D'abord il voulut les menacer de les faire prendre, et fut assez résolu pour le faire effectivement. Mais la vieille directrice de la troupe lui fit entendre raison. Elle l'intimida lui-même, en l'accusant d'avoir volé cet argent, en lui disant qu'un enfant de son âge et de la condition dont il paraissait, ne pouvait avoir une telle somme par d'autres moyens; que sans doute il s'était enfui de la maison paternelle, et qu'elle l'y ramènerait s'il n'était pas assez sage pour se taire. Ensuite elle le cajola sur sa beauté et sur son esprit; elle lui vanta les douceurs de la vie que menaient les bohémiens, et elle lui conseilla de les suivre. Enfin, en moins d'une

heure, elle en fit un prosélyte de leur ordre, et elle lui assigna le paiement de la somme qu'on lui avait dérobée, sur les coffres des paysans et des curieux de bonne aventure.

Ce fut là que Cartouche apprit des tours qu'il ignorait encore; qu'il sut comme on pouvait se faufiler avec les voleurs, et qu'il apprit l'art de cacher les vols. En trois ans de temps, il devint le plus habile et le plus hardi de ses associés; et il aurait été bientôt un de leurs chefs, si le Parlement de Rouen n'avait dissipé cette bande. Se voyant seul, par la prise de plusieurs, et la fuite des autres, il se détermina à s'engager dans quelque vaisseau; il l'aurait fait si un de ses oncles n'était venu l'en empêcher.

Ce bon homme était allé à Rouen, et il s'y promenait sur le port, lorsqu'il vit au milieu d'un tas de matelots hollandais, un jeune garçon qui mangeait avidement quelques morceaux de viande qu'ils lui avaient donné. Quoique ce misérable fût couvert de méchants haillons, et qu'il fut noirci des rayons du soleil, il reconnut les traits de son neveu, qu'il croyait perdu, et les larmes coulèrent de ses yeux. Il ne put s'empêcher de se jeter à son cou, et de lui donner des marques touchantes de sa tendresse. Après cela, il le conduisit à son auberge; il lui commanda de se dépouiller tout nu. On le baigna: ses cheveux furent rasés, et

on lui acheta à la friperie une chemise et des habits un peu meilleurs que ceux qu'il laissait.

Ce charitable parent écrivit le même jour au père Cartouche, qu'il avait retrouvé ce fils égaré depuis long-temps, et le sollicita en termes pressans de reprendre cet enfant prodigue, et de lui permettre de rentrer dans sa maison, puisqu'il était près de rentrer dans son devoir.

Le père répondit à cela par une lettre fulminante: il dit qu'il ne reconnaissait pas un fils qui déshonorait sa famille, qu'il ne prenait plus part à lui, et qu'il le verrait sans pitié souffrir les maux qu'il s'était attirés par sa mauvaise conduite; et il défendit qu'on le lui ramenât jamais, à moins qu'on ne voulût qu'il le tuât de sa propre main.

Une réponse comme cela ne put ôter à Cartouche et à son oncle l'espérance de fléchir un jour ce père irrité. Ils reprirent tous deux le chemin de Paris, où ils entrèrent dans la nuit, pour n'être pas vus, et Cartouche se tint caché dans la boutique de son parent. Le nouveau genre de vie qu'il fut obligé de mener dans cet endroit-là, lui causa en peu de temps une grande maladie, et au bout de huit jours, le médecin jugea que sa vie était en un extrême danger. On crut alors qu'il fallait avertir son père, qui ne savait pas qu'il fût si près de lui, et que le triste

état où il verrait son fils, le toucherait. Effectivement, sa fureur ne put tenir contre le spectacle attendrissant d'un fils à l'article de la mort, et qui lui demandait pardon d'une voix mourante. Il lui accorda d'abord, et il se retira sur le champ.

Depuis ce temps-là, Cartouche se rétablit de jour en jour, apparemment la joie d'avoir gagné les bonnes grâces de son père, y contribua beaucoup. Quand il fut guéri, il retourna chez lui, il s'y appliqua à faire oublier ses fautes passées par une vie régulière. Mais il ne persévéra pas long-temps dans ce beau dessein. Il avait toujours eu l'ambition ridicule de se distinguer de ses pareils par de meilleurs habits, et par de certains airs de petits maîtres. C'était ce qui avait été cause de ses premières friponneries, et la même chose contribua encore à le faire retomber dans l'abîme d'où il s'était si heureusement dégagé.

Un peu après sa conversion, il devint amoureux d'une jeune lingère, qui demeurerait à quelques pas de chez lui. Quelque bonne opinion que l'amour lui donnât d'elle, il ne l'estima pas assez pour espérer qu'elle donnerait son cœur au mérite seul d'un amant. C'est pourquoi il crut devoir l'attaquer par ces charmes auxquels le faible sexe résiste d'ordinaire assez mal. Tout l'argent qu'il avait pu amasser par son travail

d'une année, il l'employa à réchauffer sa mine d'un habit de bon goût. Mais cela ne suffit pas.

Cette fille était assez jolie pour avoir des galans d'un rang supérieur à celui de Cartouche, et assez coquette pour les amuser tous par d'agréables espérances qu'ils achetaient à force de présens. Cartouche, hors d'état d'être aussi libéral qu'eux, sentait bien qu'il ne réussirait pas auprès d'une maîtresse vénale, et qu'il devait renoncer à son amour et à ses desseins. Cependant, il ne fut pas assez sage pour le faire; il aimait mieux recommencer de voler, que de cesser d'aimer. Le coffre de son père fut le premier qu'il sonda, et il en tira des appas qui le rendirent pendant quelques jours l'amant privilégié de sa belle.

Au bout de quelque temps, les rivaux chassés reparurent, et il fut chassé à son tour sans oser retourner au coffre, parce que son père, qui le soupçonnait de ce vol que j'ai dit, avait les yeux ouverts sur lui. Il fallut donc chercher de nouveaux moyens de raccommo-der ses affaires délabrées, et il s'avisait de se remettre au premier métier qu'il avait appris des bohémiens, et de couper des bourses. La fortune le favorisa; il attrappa tant de montres, de mouchoirs, de tabatières et de nœuds d'épées, qu'il en eut bientôt pour la lingère et pour lui. Son

père, étonné de le voir équipé de cette manière, lui demanda d'où cela lui venait, et celui-ci fut quitte pour répondre qu'il l'avait gagné au jeu. Comme il jouait en effet, et qu'il jouait heureusement, le bon homme ne douta point qu'il ne lui eût dit la vérité; il ne l'interrogea plus, mais il continua de l'observer; et enfin, il fit si bien, qu'il déterra un jour la cachette où son fils mettait ses vols.

Il fut surpris de la quantité de belles nippes qu'il y vit. Outre celles qui étaient déjà métamorphosées en beaux écus d'or, ce n'était que des boîtes à mouches, étuis d'or, flacons, et la boutique de dentelle n'est pas mieux fournie de bijoux que cette cachette ne l'était. Le bon tonnelier remit tout comme il l'avait trouvé, et il dissimula sa colère jusqu'à ce qu'il eût occasion de la faire éclater à propos. Cependant, il alla à St-Lazare; il promit au père Procureur une pension considérable pour son fils, à condition qu'il serait châtié avec la dernière sévérité, et ils convinrent qu'il le lui amènerait en carrosse, sous quelque prétexte qu'ils concertèrent entr'eux.

La partie ainsi faite, Cartouche le père proposa un beau matin à son fils de l'accompagner à Saint-Lazare, où il avait affaire, disait-il, pour cinq cents tonneaux qu'on lui demandait. Cartouche, qui ne se doutait

de rien, ne s'en fit pas prier, et ils montèrent en un carrosse de louage pour y aller. A peine étaient-ils à deux cents pas de la maison, qu'il aperçut des archers qui l'environnaient sous des habits déguisés. Ces deux circonstances lui firent deviner ce dont il s'agissait, et il jugea que son adresse seule pourrait le tirer d'embarras. Etant arrêtés à la porte de la terrible maison où il devait être renfermé, son père entra le premier, et il lui dit d'attendre un moment, qu'il allait demander permission pour lui de voir le jardin. En même temps Cartouche, qui avait ce jour-là un habit fort simple, ôta son justaucorps, sa perruque, son chapeau, ceignant sa tête d'un mouchoir, dont il avait eu le temps auparavant de faire un bonnet; il sortit par la portière qui était du côté de Saint-Lazare. Les archers, qui étaient de l'autre côté, et qui le virent passer auprès d'eux, crurent qu'il était ce qu'il paraissait, c'est-à-dire un garçon pâtissier; et comme ils ne l'avaient vu que peu de temps, et avec une autre décoration, aucun d'eux ne le reconnut.

Il était déjà en sûreté, lorsque son père vint avec deux frères pour lui dire de se rendre, et qu'il était prisonnier. A leur arrivée, qui était pour les archers un signal de le saisir, ils s'approchèrent tous. Mais il était trop tard, et ils reconnurent, avec

une surprise extrême, que ses habits seuls étaient restés. Le père ne savait quel parti prendre dans ces circonstances. Les uns lui disaient qu'il fallait courir après le fugitif, et les autres soutenaient qu'il était déjà bien loin. Enfin, il prit le parti de retourner à son logis, et d'y faire prendre son fils s'il y était, ou s'il y rentrait. Mais cette entreprise réussit aussi peu que la première. Tandis qu'il perdait les momens à délibérer sur ce qu'il ferait, Cartouche avait été à la boutique, où il avait eu le temps de prendre d'autres habits et de saisir son trésor, et il en était parti pour n'y pas remettre sitôt le pied.

Lorsqu'il se vit hors de chez lui, son premier soin fut de se rendre méconnaissable à tous ceux qui pourraient avoir ordre de le chercher. Il se peignit le visage, changea de nom et de manière de se mettre, et renonça à ses anciennes habitudes, et sur-tout à sa lingère. Avec ces précautions, il ne crut point hasarder trop en se remontrant au grand jour, et il fit le métier de filou dans les assemblées nombreuses, sans être jamais reconnu qu'une seule fois. Il était un jour dans l'église de la maison professe des Jésuites, et il y avait excroqué, dans la presse, une montre anglaise à un allemand. Quelqu'un le vit; et à la sortie de la messe, il fut arrêté par le bras, en disant qu'on voulait lui par-

ler. Ils avancèrent tous deux jusqu'au coin de la rue de la Couture, sans dire un seul mot, Cartouche pensant que son homme était celui qu'il avait volé, et qui voulait l'en punir.

*Ma bourse*, dit l'inconnu; *elle est au bout de mon épée*, dit Cartouche, en la tirant: *c'en est assez, mon brave*, répondit l'autre: *j'ai voulu éprouver si vous aviez autant de cœur que d'adresse. Maintenant je suis satisfait*. En même temps il l'embrassa, et lui dit qu'il l'avait vu escamoter une montre au seigneur étranger; qu'il était étonné de la subtilité nompareille avec laquelle il l'avait fait, et qu'il lui offrait des conseils salutaires, pour prix desquels il ne lui demandait que sa confiance et son amitié. Ce discours ne dissipa point encore la défiance naturelle de Cartouche, et il craignait que cet homme ne fût un espion qui voulait lui arracher ses secrets, et le livrer ensuite à quelques archers postés aux environs. Ainsi il se tint sur ses gardes, jusqu'à ce que son homme le quittât dans un endroit où ses laquais se battaient. Cartouche le laissa là; mais il le vit bientôt revenir à lui. Mon cher, lui dit celui-ci, vois si ce réseau ne vaut pas bien ta prise; aussitôt il le développa, lui fit voir des louis d'or neufs qu'il avait pris, et l'invita à venir les partager avec lui. Cette conduite détruisit les soupçons de Cartou-

che, qui suivait son généreux conducteur, et ils marchèrent ensemble jusqu'à une maison, où ils montèrent au cinquième étage. Il trouva une vieille et deux jeunes filles, qui lui firent de grandes civilités. La table fut apportée, la nappe mise; le réseau déplié une seconde fois, et les louis partagés. Le nouvel hôte eut sa part comme les autres, et une montre d'or qu'il avait prise le jour précédent, marqua sa reconnaissance au maître du logis. Après un bon dîner, qu'ils firent durer jusqu'au soir, la conversation tomba sur l'honorable profession qu'ils exerçaient. Quoique Cartouche fût âgé de dix-sept ans, et qu'il eût alors près de sept ans de profession, il n'avait lié aucun commerce avec les habiles filoux de Paris; il n'en connaissait aucun, et il n'était connu d'aucun. Son ancien lui remontra le tort qu'il avait d'en avoir agi ainsi; il lui fit voir les dangereuses conséquences de n'avoir aucun ami, qui, lorsque vous êtes pris, fasse une utile diversion en votre faveur, ou qui vous facilite les moyens de faire de bons coups, excitant du tumulte, et en amassant du monde autour de vous. Il ajouta que, si lui Cartouche, était échappé de mille dangers, c'était par un bonheur extraordinaire, qu'il ne devait pas compter témérairement sur ce bonheur, et qu'il ferait bien de s'associer un ou deux amis prudents et sages.

Cartouche entra dans ses raisons, il convint qu'elles étaient bonnes, et il proposa sur le champ à son hôte de s'unir pour voler. Celui-ci en fut charmé, et il lui proposa à son tour de s'unir encore par d'autres nœuds, et d'épouser la cadette de ces deux demoiselles qu'il voyait, et dont il avait épousé la sœur aînée. La chose était faisable; elle fut faite, et l'on vit en une heure de temps un mariage proposé, conclu, célébré et consommé. Il est vrai qu'on n'appela ni notaire, ni prêtre; mais aussi ces sortes d'alliances durent si peu, qu'il est besoin de moins de formalités pour les contracter. Ceci cependant dura six mois, y compris les petites infidélités que les deux conjoints se firent réciproquement; mais ils se les pardonnaient de bon cœur, parce qu'elles faisaient venir de l'eau au moulin.

Au bout de ce temps-là, pendant lequel il acquit des secrets merveilleux, son beau-frère fut pris, et on l'envoya faire des caravanes involontaires sur les galères de Toulon. Son épouse et sa belle-sœur tombèrent entre les mains du vigilant Monsieur d'Argençon; elles furent condamnées à faire une longue pénitence à l'Hôpital général. Cartouche ne fut point découragé par la déposition de sa triste famille. Il avait de l'adresse et de l'argent. Celui-ci s'introduisit dans des académies de jeu, et s'y fit rece-

à bras ouverts; et celle-là lui servit à croquer des dupes provinciales et des gens sans expérience. Sa valeur ne fut pas non plus inutile; elle l'aida à servir ce qu'il gagnait par ces honnêtes gens, et elle lui donna même une certaine réputation de brave homme, qu'il ne méritait point.

Pendant qu'il vivait ainsi, il lui arriva une aventure qui lui causa une extrême douleur. Il demeurait en chambre garnie sur la rue de Saint-André-des-Arts, et il avait deux laquais, auxquels il avait donné de belles livrées. Un des deux, qui se médisait d'avoir comme son maître des maîtresses retenues, lui vola une somme considérable pour payer la pension de ses belles-maîtresses. Son maître le fit prendre; il fut mené au Châtelet, et il fut interrogé le lendemain: il protesta qu'il était innocent, qu'il ne savait rien de ce qu'on lui imputait, et que, s'il y avait un voleur dans la maison, c'était à lui-même qu'il l'avait accusé d'en être le coupable. On rapporta ce discours à Cartouche, et il comprit qu'il n'y avait rien de bon à appréhender que cela ne fit une mauvaise impression sur l'esprit des juges, et qu'ils ne fussent de vouloir vérifier cette accusation. Tandis qu'il était dans des transes mortelles, et qu'il était sur le point de se casser la tête, un exempt de monsieur d'Argençon vint lui ordonner de sa part de le suivre

Cartouche entra dans ses raisons, il vint qu'elles étaient bonnes, et il pro sur le champ à son hôte de s'unir pour ve Celui-ci en fut charmé, et il lui propos son tour de s'unir encore par d'autres noi et d'épouser la cadette de ces deux den selles qu'il voyait, et dont il avait épo la sœur aînée. La chose était faisable; e fut faite, et l'on vit en une heure de ten un mariage proposé, conclu, célébré consommé. Il est vrai qu'on n'appela ni ne taire, ni prêtre; mais aussi ces sortes d'a liances durent si peu, qu'il est besoin d moins de formalités pour les contracter. Ce pendant dura six mois, y compris les pe tites infidélités que les deux conjoints se firent réciproquement; mais ils se les pardonnaient de bon cœur, parce qu'elles faisaient venir de l'eau au moulin.

Au bout de ce temps-là, pendant lequel il acquit des secrets merveilleux, son beau-frère fut pris, et on l'envoya faire des caravanes involontaires sur les galères de Toulon. Son épouse et sa belle-sœur tombèrent entre les mains du vigilant Monsieur d'Argençon; elles furent condamnées à faire une longue pénitence à l'Hôpital général. Cartouche ne fut point découragé par la déposition de sa triste famille. Il avait de l'adresse et de l'argent. Celui-ci s'introduisit dans des académies de jeu, et s'y fit rece

voir à bras ouverts; et celle-là lui servit à exeroquer des dupes provinciales et des jeunes gens sans expérience. Sa valeur ne lui fut pas non plus inutile; elle l'aida à conserver ce qu'il gagnait par ces honnêtes moyens, et elle lui donna même une certaine réputation de brave homme, qu'il ne méritait point.

Pendant qu'il vivait ainsi, il lui arriva une aventure qui lui causa une extrême frayeur. Il demeurait en chambre garnie dans la rue de Saint-André-des-Arts, et il avait deux laquais, auxquels il avait donné de belles livrées. Un des deux, qui se mêlait d'avoir comme son maître des maîtresses entretenues, lui vola une somme considérable pour payer la pension de ses belles. Son maître le fit prendre; il fut mené au Châtelet, et il fut interrogé le lendemain: il protesta qu'il était innocent, qu'il ne savait rien de ce qu'on lui imputait, et que, s'il y avait un voleur dans la maison, c'était celui là même qu'il l'avait accusé d'en être un. On rapporta ce discours à Cartouche, et il appréhenda que cela ne fit une mauvaise impression sur l'esprit des juges, et qu'ils ne s'avisassent de vouloir vérifier cette accusation. Tandis qu'il était dans des transes mortelles, et qu'il était sur le point de se cacher, un exempt de monsieur d'Argençon vint lui ordonner de sa part de le suivre

chez ce magistrat, qui l'attendait: il obéit en tremblant, et il demeura dans la grande chambre d'audience, en attendant que ce juge y vint. Elle était pleine de gens qui étaient cités comme lui; et dans une autre conjoncture, *il se serait diverti*, disait-il, *de voir l'air inquiet des uns et la mine effrayée des autres*. Enfin, monsieur d'Argençon sortit de son cabinet, et il expédia deux ou trois affaires. Ayant trouvé ensuite sur son rôle l'affaire d'un meunier, dont il ne put pas dire le nom. *Chapeau blanc*, dit-il, *où es-tu?* Le meunier était dans l'assemblée, et il voyait bien qu'on s'adressait à lui. Cependant il ne dit mot, et il ne fit pas un seul pas. Le sévère magistrat irrité de son silence, dit tout haut: *Chapeau blanc payera quarante sous d'amende*. Il l'appela ensuite une seconde fois, et il le condamna par contumace à quatre francs.

Mais rien ne put faire cesser l'opiniâtre silence du pragoticien meunier; et il eut beau entendre dire: *Chapeau blanc, réponds, Chapeau blanc payera six francs, huit francs, dix francs d'amende*; il demeura immobile comme un Terme, et il n'ouvrit pas la bouche, jusqu'à ce qu'il s'entendit mettre à l'amende de dix écus. Alors ôtant son chapeau, et le jetant en l'air: *Paie donc, Chapeau blanc*, dit-il, *j'aime encore mieux que tu paies que moi*.

Cette action fit rire monsieur d'Argençon, et la troupe suppliante qui l'environnait se fit, comme c'est la coutume, un devoir de l'imiter. On passa ensuite à l'examen de l'affaire pour laquelle Cartouche avait été appelé, et un huissier lui fit signe d'approcher. Il était pâle comme un mort, et s'attendait à être interrogé sur les dépositions de son laquais. Mais il fut agréablement détrompé par les questions qui lui furent faites sur un duel, dont il avait été témoin le jour précédent. Il reprit courage alors, et il commença à respirer. Il répondit ce qu'il savait; on lui fit signer sa déposition, et il fut renvoyé chez lui.

Ainsi, il en fut quitte pour cette fois-là, mais il ne le porta pas loin. Quelques personnes, qui s'étaient trouvées mal de sa subtilité, en faisaient des plaintes par-tout, et elles ne lui épargnaient aucun des titres glorieux qu'on donne à un escroc. Lorsqu'ils surent que son valet avait déposé contre lui, quoique sans aucune preuve, ils se firent un plaisir malin de l'apprendre à tout le monde; il arriva ce qui arrive souvent en pareil cas. Ils eurent l'imprudence de tourner cette affaire à leur gré, d'y ajouter ce qui leur plut, et d'interpréter sinistrement certaines circonstances; on eut la malignité ou la faiblesse de les en croire sur leur parole. Cela fut cause qu'il se vit chassé hon-

teusement des lieux qu'il fréquentait, et hors d'espérance d'y rentrer. Dans cette extrémité, il se défit petit à petit de son laquais et de ses bijoux ; et il fut réduit, après avoir fait argent de tout, à faire argent des hommes mêmes. Cela signifie qu'il devint commissionnaire des officiers et des sergens qui faisaient des recrues à Paris, et qu'il se chargea du soin de leur amener des dupes. Cet emploi, qui fait subsister en temps de guerre nombre de gens oisifs, le faisait subsister, et il y avait encore joint une autre dignité dont je vais parler.

Il trouva le secret de s'introduire dans la maison de monsieur d'Argençon, et de lui faire entendre qu'il avait des moyens certains de découvrir les voleurs, et de les lui livrer. Monsieur d'Argençon, qui n'avait encore été instruit de cela que par un bon ami de Cartouche, fut curieux d'entendre de sa propre bouche l'explication de ce projet. Il le fit venir : l'autre lui parla avec une assurance singulière, lui fit toucher au doigt la sûreté des voies qu'il prétendait, et il obtint enfin un écu par jour de gages. Dans cette nouvelle charge, il travailla à s'attirer les bonnes grâces du lieutenant de police ; il lui rapportait tout ce qu'il entendait ; il lui apprenait tous les vols qui se commettaient, les noms de leurs auteurs, les lieux où ils demeuraient, et jusqu'à leurs moindres pas.

D'un autre côté, il satisfaisait par-là son humeur vindicative et son ambition tout à la fois. Aucuns de ses anciens confrères ne lui échappaient, s'ils avaient eu le malheur de mériter sa colère ; et il se faisait des amis, dont il espérait de se faire des sujets dans un temps favorable, en les protégeant et en les avertissant de ce qu'on tramait contre eux. Mais une cruelle disgrâce renversa, ou du moins retarda l'exécution de ses dessein, et le fit sortir de Paris.

Certain sergent qui faisait des levées, l'avait prié de lui livrer cinq soldats, moyennant un prix raisonnable dont ils étaient convenus. Cartouche travailla tant, qu'il lui en déterra quatre ; mais il eut beau chercher, courir, n'oublier aucun cabaret sans le visiter, le cinquième ne vint point, et il l'alta dire au sergent. Celui-ci répondit qu'il en était fâché, parce qu'il avait un ordre exprès de partir le lendemain ; que, cependant, il lui était obligé de ses perquisitions, qu'il ne manquait pas de le payer avant de se dire adieu, et qu'il le priait de vouloir bien l'aider à conduire les nouveaux hommes à la Villette. C'était aussi un des métiers de Cartouche que celui là. Ainsi, il ne fit nulle difficulté d'y consentir ; il lui promit d'être prêt à l'heure marquée.

Le jour suivant, ils montèrent six en carrosse, après avoir déjeuné copieusement ;

ils descendirent à la Villette, où ils dînent une seconde fois, et après cela, le sergent le pria de l'accompagner encore jusqu'à Meaux. Tant de vin bu lui avait donné une complaisance excessive, et il ne soupçonnait aucun artifice. Il se laissa donc aller aux instantes prières de son ami, et ils entrèrent à Meaux sur le soir.

Arrivés à l'auberge, ils se firent apporter un bon souper, et quelques bouteilles de liqueur, qui l'envoyèrent de bonne heure à son lit, et il ne s'éveilla que sur les sept heures. Mais quel réveil ! Il avait les mains liées ; cinq hommes, c'est-à-dire le sergent et ses quatre soldats, l'environnaient, et on lui assigna qu'il était engagé, et qu'il fallait se lever et marcher dans l'instant. Il eut beau protester que rien de cela n'était vrai, qu'il n'avait point reçu d'argent, et qu'il n'avait point bu à la santé du Roi. On protesta par des sermens pareils aux siens, qu'on avait dit la vérité, qu'il fallait qu'il prit la route de la Flandre, s'il ne voulait pas être maltraité. Il eut recours ensuite à de terribles invectives contre la mauvaise foi du sergent, qui l'avait attiré dans ce piège. Mais cela lui servit aussi peu que tout le reste, et l'on ne fit que rire de ses beaux discours sur l'amitié violente.

Enfin, il prit l'unique parti qu'il y avait à prendre, et il suivit la troupe d'aussi bonne

grâce qu'il put. Ils arrivèrent en peu de jours au régiment, et Cartouche fut distingué des autres par son capitaine, parce qu'il avait meilleure mine qu'eux.

Il se distingua lui-même dès la première campagne, par son exactitude à remplir ses devoirs, et par le courage qu'il fit paraître en diverses occasions. Ces qualités et l'amitié de ses supérieurs procurèrent son avancement, et son génie ambitieux se promettait tout de la continuation de la guerre, lorsqu'elle vint à finir. Ce changement imprévu, avec lequel il n'y avait plus rien à espérer pour lui, lui fit demander et obtenir aisément son congé ; et il revint à Paris sans avoir rien du tout, et même sans aucune ressource.

La paix avait réduit nombre d'officiers et de soldats au même état ; et les uns, faute de savoir travailler, et les autres, faute de le vouloir, se voyaient dans la triste nécessité de mendier ou de mourir. Comme il connaissait une grande quantité de ces personnes-là, il leur insinua qu'il fallait voler ; comme il avait acquis l'estime ou l'amitié de la plupart, il vint facilement à bout de leur persuader une chose à laquelle plusieurs d'entr'eux étaient portés déjà. Une chose qui le rendit encore maître d'eux dans cette occasion, c'est qu'il avait eu l'adresse auparavant de se rendre maître de la réputation

des uns, et de la vie des autres, en leur dérobaient des secrets importants. Ainsi, chacun aurait hasardé l'un ou l'autre en le trahissant.

Après cela, il exigea de chaque particulier des sermens exécrables, qu'ils ne le découvriraient jamais, et qu'ils garderaient la même fidélité à leurs complices, quand il les leur aurait fait voir; et aucun d'eux ne balançoit de le satisfaire là-dessus. Il ne s'agissait plus que de les assembler tous en quelque endroit, et il le fit une belle nuit du dimanche au lundi, sur le boulevard. Ce fut le premier chapitre général de cet ordre naissant. Il était composé alors de près de deux cents hommes, dont les uns étaient devenus fripons étant soldats. Ce n'était que jeunes gens de famille, pris dans le séminaire de Saint-Lazare, où ils étaient en pénitence, ou engagés à la sortie d'une académie de jeu où ils s'étaient ruinés, ou pris dans un de ces honorables lieux où il entre peu d'honnêtes gens, et d'où moins de gens encore sortent sans avoir exposé leur vie, leur bourse ou leur santé. On y voyait encore de jeunes apprentis de quelque métier. Ceux-là avaient quitté leurs boutiques par une noble ambition de porter l'épée, ou par une généreuse honte de paraître bourgeois modestes, ou enfin par le dégoût d'un travail pénible.

Il est vrai que quelques uns avaient pris le parti des armes, ou malgré eux, comme Cartouche, ou forcés par une extrême pauvreté, et portés par leur désespoir. Mais le plus grand nombre était des premiers. Lorsque Cartouche les vit tous réunis, il les félicita de leur résolution, et les encouragea par la vue les uns des autres à oser tout entreprendre. Ensuite il leur proposa d'élire un chef, et de faire des lois inviolables pour tout le corps. Ce discours fut honoré d'une approbation universelle. On lui déféra le suprême commandement, le soin de dresser un code, et celui d'instruire dans l'art de tuer et de voler ceux qui n'avaient encore aucune expérience. Après cela, on le pria de convoquer au plutôt une seconde assemblée, où l'on pût examiner ses lois, et en jurer l'exacte observation. Il le fit, et chacun se sépara à l'instant dans un profond silence.

Lorsque Cartouche s'en allait lui-même, une chose à laquelle il ne s'attendait point, lui fit beaucoup de peur. Un mendiant chargé de vin, qui n'avait pu le porter plus loin que jusqu'à un certain fossé, y dormait d'un profond sommeil. Quand la troupe noctambule s'assembla, le bruit qu'elle fit le réveilla, et il aperçut, à la clarté de la lune, que c'était tous gens de guerre, et qu'ils paraissaient tous dans un grand



respect devant un certain homme d'entr'eux qui leur parlait. Il fit tout ce qu'il put pour l'entendre ; mais comme on parlait à demibas, qu'on était éloigné de lui, et que de plus on était en plein air, il fit des efforts inutiles. Ainsi, il ne put en juger que par les apparences ; quand tous les membres du conseil furent dispersés, il sortit de son lit, et courant comme il pouvait après Cartouche, qu'il avait assez bien remarqué : *Monseigneur le général*, dit-il, *ayez pitié d'un pauvre homme qui meurt de faim.*

Cartouche, à ce titre nouveau qu'on lui donnait, crut être découvert, et il demanda d'un air inquiet à ce pauvre, d'où il le connaissait. *Monseigneur*, répondit l'autre, *je vous connais bien ; je vous ai vu avec tous vos soldats et vos officiers, et j'ai bien jugé que vous ne pouviez être autre chose qu'un généralissime, ou du moins un lieutenant-général des armées du roi. C'est pour quoi j'espère que vous aurez pitié d'un pauvre homme qui meurt de faim, et qui priera Dieu qu'il bénisse vos entreprises.* Cartouche, à ce discours, ne put se tenir de rire ; et, après avoir donné quelque chose à ce mendiant, disparut et rentra dans Paris. Peu de jours après, il assembla les confédérés une seconde fois ; il leur lut les lois qu'il avait rédigées par écrit, et il les obligea à faire un serment solennel qu'ils les obser-

veraient toujours. Il exigea encore qu'ils lui accordassent le pouvoir despotique de punir de mort ceux qui les enfreindraient ; et après l'avoir obtenu, il jura de son côté qu'il ne pardonnerait à personne, pas même à ses propres frères, que j'ai oublié de dire qu'il avait su débaucher.

Depuis ce temps-là, il s'appliqua à former ses sujets, leur endurcir l'ame, et à habituer leurs mains au vol, et leur cœur au meurtre. Il en montra lui-même l'exemple, et bientôt on n'entendit parler dans tout Paris que de gens volés, jetés dans la rivière, et assassinés dans les rues et sur le Pont-Neuf.

En même temps, d'autres s'occupaient dans les maisons, crochetaient les meilleures serrures, montaient avec des échelles de corde dans les chambres. Quelques autres, qui avaient les églises et lieux publics pour leur département, y escamotaient les mouchoirs, les dragonnes et les bijoux avec de véritables mains, tandis qu'avec des mains de cire couvertes d'un gant, et qui sortaient de dessous un manteau, ils persuadaient à tout le monde qu'ils priaient Dieu.

Les choses furent dans cet état depuis la paix d'Utrecht jusqu'à l'année mil sept cent dix-neuf. Jusqu'alors leurs profits, tout grands qu'ils étaient, suffisaient à peine pour tant de gens. Il est vrai que monsieur

d'Argençon en attrapait tous les jours quelques-uns ; mais il en revenait d'autres au même moment.

Il ne fallait pas seulement partager l'argent entr'eux tous ; ils avaient des espions gagés partout, et même jusque parmi les archers. Il fallait les entretenir, et payer exactement leurs quartiers. Les ouvriers qui travaillaient pour eux, et qu'ils employaient à dénaturer leurs vols ; ceux qui les recélaient, et ceux qui les logeaient ou chez qui ils avaient loué des retraites dans chaque rue en cas de besoin pressant. Tous ces gens-là étaient fort chers, et il ne fallait pas leur manquer d'un moment.

Ce n'est pas tout : certaines donzelles leur servaient d'appeau, et elles leur livraient tous les jours nombre de jeunes abbés de province, et de jeunes gens qu'ils dépouillaient, et qu'ils tuaient en cas de résistance. Elles vendaient ces services-là à proportion du danger auquel elles s'exposaient, et cependant les voleurs étaient encore trop heureux de les bien payer.

Il est visible par ce détail qu'il ne pouvaient pas s'enrichir, et que leurs vols ne suffisaient qu'aux dépenses ordinaires auxquelles ils étaient obligés. C'était cela même qui les tenait dans le désordre ; et n'ayant que deux extrémités à choisir, ou celle

de vivre dans leurs crimes, ou celle de mourir de faim ; ils avaient trop peu de vertu pour se résoudre à choisir la seconde. Mais lorsque tout l'argent du royaume eût été converti en papier, leur fortune devint florissante. Un seul porte-feuille qu'ils prenaient les mettait à leur aise, et Cartouche, sur-tout, y faisait des profits considérables, qu'il partageait avec ses amis particuliers.

Cette facilité de faire des captures considérables les anima tous, et ils inventèrent de nouveaux moyens de voler. Lorsqu'ils avaient remarqué quelqu'un faire un gros négoce dans la rue Quincampoix, ils le suivaient par-tout, et à la première occasion, ils l'arrêtaient ainsi : ils avaient des bâtons armés d'une boule de fer ; ils en donnaient un coup sur la tête ; et, tandis qu'il tombait étourdi, ils le fouillaient à leur aise. D'autres avaient fait des masques de poix, et ils en couvraient le visage et la bouche de ceux qu'ils voulaient voler, et d'autres, en les aveuglant avec une poignée de poussière, en venaient aussi à bout.

Les grands chemins n'étaient pas plus sûrs que Paris, et tous les jours on arrêta des cochés, et on les pillait à la vue de tous ceux qui les gardaient, ou qui étaient dedans. La diligence fut volée ainsi le vingt-huit avril mil sept cent vingt-

un, près de Châlons. Ils vinrent masqués, et tuèrent le postillon ; ils firent descendre tout le monde, et, après leur avoir lié les mains sur le dos, et les avoir mis ventre contre terre, ils prirent cent quatre-vingt mille livres. Le reste, qui montait à deux cent mille livres, ils furent contraints de le laisser au milieu du chemin, faute de pouvoir l'emporter.

Cartouche lui-même en vola une de cette manière-ci : Il prit avec lui un officier, et ils partirent ensemble de grand matin, suivis d'un unique valet. Dès qu'ils furent un peu éloignés, Cartouche ordonna à son compagnon de tuer le domestique qu'ils avaient amené, de peur qu'il ne les trahit, et ils continuèrent ensuite leur route ; ils arrivèrent au coche, et quoiqu'ils ne fussent que deux, aucun n'osa leur résister, et ils se rendirent les maîtres de tout. Ils repartirent aussitôt, et ils furent à peine à quelques lieues, que Cartouche tua l'officier qui l'avait aidé, et se rendit son héritier universel.

Ces horreurs ayant excité la frayeur et les plaintes de Paris, on redoubla le guet, et on y ajouta une grande quantité de soldats, auxquels on donnait trente sols par jour, et qui faisaient la garde alternativement. On ne se contenta pas de ces précautions ; peu de temps après, on ordonna

à tous les vagabons et gens sans aveu de déguerpir ; et l'on défendit à tous armuriers de vendre des armes de quelque sorte que ce fût, sans une permission expresse, signée du prévôt des marchands. Cela ne suffisant pas encore, on fit enlever toutes les armes chez les marchands, par ordre de la Cour ; mais cela ne produisit que peu d'effet. Les voleurs s'assembloient par troupes, et ils battoient pendant la nuit des brigades entières du guet. Outre cela, la plupart de ceux-ci craignaient Cartouche, et les autres étaient ses pensionnaires, et sa hardiesse ou son adresse le sauvait toujours.

Cependant on prit quelques-uns de ses compagnons. Joseph Lami, juif, fut un de ceux-là. Il avait poignardé un autre juif, et assommé sa femme. Il fut arrêté et rompu, après avoir été baptisé. Au reste, on a rapporté que ce n'était pas la première fois qu'il avait changé, ou plutôt feint de changer de religion, et qu'il l'avait déjà fait en différens endroits. On ajoute qu'il avait une femme à Vienne, et une autre à Lille, outre celle qu'il avait à Paris. On fit ce qu'on put pour avoir Dumesnil, premier officier de Cartouche, complice de Joseph Lami ; mais il fut plus habile ou plus heureux que son camarade.

A peu près dans le même temps, le nommé

la Madeleine, dit Beaulieu, l'un des principaux associés de Cartouche, fut condamné au même supplice par le Châtelet; mais il appela de cette sentence au Parlement. La définition de son affaire traîna long-temps; il expira à la question, dans le temps même que son capitaine la souffrait. Le nommé Lamoureux, fils d'un tireur d'or, fut accusé d'avoir assassiné un joaillier, nommé Poulet; mais cette affaire se termina à l'avantage du prisonnier. Plusieurs autres furent pris comme lui; mais ils eurent moins de bonheur, et ils furent tous punis.

Jusque-là aucun d'eux n'avait voulu déclarer Cartouche à la question, et des gens qui ne s'étaient fait aucun scrupule de violer toutes les lois, s'étaient fait une bizarre religion de respecter le serment qu'ils lui avaient prêté, de ne le dénoncer jamais. On ne savait donc rien autre chose, sinon qu'il y avait une nombreuse bande de voleurs, et l'on en ignorait le chef. A la fin, quelques-uns d'eux, vaincus par la rigueur des tourmens, ou portés par des vues de religion, commencèrent à parler de lui, et on commença à le connaître alors.

Cela n'empêcha pas qu'il ne fit un tour aussi hardi et aussi subtil qu'aucun de ceux qu'il avait faits. Il avait amassé quatre mille louis d'or, et il avait envie de les doubler.

Il prit avec lui trois camarades, qu'il habilla magnifiquement, et ils allèrent chez un banquier, qu'ils prièrent de leur donner une lettre-de-change de pareille somme, à tirer sur Lyon; ils n'eurent pas de peine à obtenir ce qu'ils demandaient, et ils l'engagèrent en même temps à écrire à son correspondant par le premier ordinaire, parce que, disaient-ils, un d'entre eux allait prendre la poste pour Lyon, où il en aurait besoin d'abord.

Dès que cela fut fait, ils contrefirent la lettre-de change, la donnèrent à un des leurs, qu'ils firent partir en poste pour recevoir l'argent à Lyon, aussitôt que le correspondant y recevrait la lettre d'avis, et ils retournèrent chez le banquier, lorsqu'ils furent sûrs que la lettre qu'il avait écrite était bien loin; ils lui rendirent sa lettre-de-change, en disant que la personne qui devait aller à Lyon avait reçu un contre-ordre; ils le prièrent de leur rendre leur argent, en le payant de ses frais. L'honnête banquier leur accorda tout encore; ils rentrèrent chez eux riches de huit mille louis d'or, car leur commissionnaire se fit payer de sa fausse lettre-de-change à Lyon, et revint trois jours après à Paris.

Il s'en fallut peu qu'il ne fit le lendemain un aussi grand coup. Il fit donner

avis à un jeune abbé de condition, nommé de Ville...., qu'il y avait de magnifiques meubles à vendre dans une maison de la place aux Veaux, qu'il aurait pour quatre-vingt mille livres, ce qui en avait coûté cent soixante et dix mille. Cette offre tenta ce seigneur, qui cherchait alors des meubles, et il se rendit au lieu assigné sur les trois heures après-dîner. Il monta d'abord au premier étage, et demanda la personne qui lui avait écrit. On lui dit que c'est plus haut; il monte, on le renvoie encore plus haut. Cela commença à l'étonner; cependant, il passe outre, et il était déjà au cinquième étage, où à peine il voyait la place de ses pieds. Tout d'un coup il aperçut une chambre nue, où deux hommes à mine affreuse se promenaient le poignard à la main; il veut retourner sur ses pas et s'enfuir, et il découvre deux autres hommes qui étaient dans la même attitude derrière lui.

Dans un danger pressant, on ne consulte que sa frayeur. Il était sur le haut d'un de ces escaliers qui vont en tournant. Il aperçut une corde de lanterne qui pendait depuis le haut de la maison jusqu'à dix pieds du bas; il se lança dessus, se glissa tout le long, et se trouva à terre en un moment, quitte d'un péril extrême, pour en avoir eu les mains un peu écorchées.

Le Parlement, irrité de tant de crimes, et

de voir qu'il faisait des efforts inutiles pour délivrer Paris, donna des ordres particuliers contre Cartouche; il promit de grandes récompenses à qui le livrerait; il fit faire son portrait à toutes les maréchaussées. D'un autre côté, M. le Blanc, ministre de la guerre et des affaires étrangères, fit publier qu'il donnerait deux mille livres pour qui le prendrait. Ces promesses animèrent plusieurs personnes à le chercher; on le suivait à la piste, et il était toujours sur le point d'être surpris.

Un jour entr'autres, on eut avis qu'il était dans une maison de la rue de Seine, et qu'il était aisé d'y venir à bout de lui. On commanda aussitôt un exempt, des archers et des gardes-du-corps, et on leur ordonna d'approcher et de l'investir sans bruit. Une récompense de mille francs, jointe à tout cela, fit des effets merveilleux. Tout fut exécuté avec tant de diligence et de secret, qu'aucun de la bande ne put avertir Cartouche à temps, et qu'il ne sut ce qu'on lui préparait que par le bruit qu'il entendit. Il mit d'abord la tête à la fenêtre d'une chambre où il était; et voyant qu'il était entouré, et qu'il n'y avait point d'espérance de se sauver, il résolut de vendre sa vie le plus cher qu'il pourrait. Il commença par barricader sa porte; il y roula tout ce qu'il trouva de meubles, et la mit en état de soutenir un siège.

Ensuite, tirant ses pistolets dont il portait toujours trois paires sur lui, et dont un avait six coups, il fit feu sur les archers, dont il en blessa quelques-uns, et fit de vains efforts pour tuer leur exempt, qu'il connaissait pour un homme à ne lui faire aucun quartier. Enfin, voyant qu'il le manquait toujours, il rechargea ses pistolets une seconde fois, et fit une seconde décharge, qui tua un archer. Cette résistance, et les reproches que la populace assemblée faisait aux gardes, que Cartouche seul les ferait tous fuir, les irritèrent au dernier point. Ils firent de nouvelles tentatives pour forcer la retraite de leur ennemi; et s'exhortant les uns les autres à monter les premiers, ils montèrent enfin tous.

Les munitions commençaient à manquer à Cartouche; le nombre de ceux qui l'assiégeaient devenait plus grand de moment en moment, et ses forces diminaient à mesure que le danger augmentait. Il ne jugea pas à propos de différer plus longtemps à se sauver; il n'en avait qu'un seul moyen, il le saisit. Il ôta ses habits, qui auraient pu l'embarrasser et le faire reconnaître, monta par la cheminée, et courant de toit en toit, il entra dans le grenier de la première maison qu'il trouva accessible.

Ceux de ce logis qui ignoraient ce qui se

passait, lui demandèrent qui il était, et pourquoi il fuyait. Il leur répondit que des créanciers le poursuivaient, et qu'il avait été obligé de prendre ce parti, pour échapper des mains de leurs archers. L'air dont il leur fit ce discours, la vraisemblance qu'il y avait à ce qu'il disait, persuadèrent ces bonnes gens, et leur firent pitié. Ils lui donnèrent au plus vite de vieux hailons, à la faveur desquels il sortit; et il eut l'audace de traverser en cet équipage la rue de Seine, pleine encore de gens qui attendaient immédiatement que les archers eussent fini le différent qu'il y avait entr'eux à qui n'entrerait pas le premier.

Une autre fois, il les trompa d'une manière plus subtile encore. Il était dans une certaine maison, où une nymphe lui donnait de tendres rendez-vous; il fut trahi; les archers vinrent, et il les entendit. Il était nuit alors, l'escalier était obscur, et au cinquième étage il y avait un bouge qu'il connaissait. Il y monta doucement, et, armé de ses fideles pistolets, qui l'accompagnaient toujours, il attend ses gens en bonne dévotion. Il les entendait, à ce qu'il a dit depuis, monter à petit bruit, et se dirent tout bas: *Nous le tenons*. Enfin, ils entrèrent au second étage qu'on leur avait indiqué; et tandis qu'ils y cherchaient de tous côtés, Cartouche, qui n'y était point, descendit sans faire sem-

blant de rien, et se présenta pour sortir. Deux archers, qui gardaient la porte, se retirèrent pour le laisser passer, et lui demandèrent si *Cartouche était pris*. Non, leur dit-il, en leur tirant deux coups de pistolets, *le voici*. En même temps il s'évada à la faveur de la foule et de la nuit.

Je ne m'arrêterai point à un autre tour qu'il joua à des gens qui le cherchaient aux Gobelins. Il y était, et un de ses amis y était avec lui. Un espion vient avertir en secret *Cartouche* que des archers arrivent, qu'il est perdu, et qu'on le reconnaîtra à son habit bleu; que c'est l'indice qu'on leur a donné de lui. Il ne se déconcerta point.

*Mon cher*, dit-il à son camarade, *tu as un habit rouge, j'en ai besoin pour un moment, donne-le moi, je reviens*. L'autre n'en fit pas difficulté, parce qu'il ne soupçonnait rien. Ils changèrent de justaucorps, et *Cartouche* passa au milieu des archers. Ceux-ci étant entrés dans les Gobelins, aperçurent l'homme au justaucorps bleu, le saisirent et le menèrent au Châtelet. Mais il en sortit quelques jours après, lorsqu'on eut reconnu qu'on s'était trompé.

On n'était pas si occupé de la poursuite de *Cartouche*, qu'on ne cherchât aussi à s'assurer de ses complices. On en prenait de temps en temps quelques-uns, et ils ne languissaient pas long temps dans leurs prisons.

Cela les obligea de songer à leur propre sûreté, et de se la procurer par de nouveaux artifices. Les uns prirent des robes de moines, et les autres endossaient le harnois sacré; et couverts d'un petit collet et d'un habit noir, ils déguisèrent leur véritable condition. Cette invention procura encore un autre bien à la troupe. Ils s'insinuaient sous cet habit privilégié, dans les cafés et dans les plus belles compagnies; ils attrapaient des secrets dont ils tiraient un grand usage, et tous les jours ils apprenaient, ou les moyens d'éviter les embûches qu'on leur tendait, ou ceux de faire de grandes captures.

Tandis qu'ils travaillaient ainsi à se mettre à couvert, leur capitaine-général ne négligeait rien de ce qui le regardait. Sorti à peine de tant de pas dangereux, et menacé à tous momens d'en rencontrer de nouveaux, il commença à faire de sérieuses réflexions sur les dangers qu'il courait d'être pris. Elles l'épouvantèrent malgré lui, et il ne put venir à bout de dissiper ses frayeurs. Cependant il les dissimula, soit qu'il eût honte d'en faire un aveu public, soit qu'il eût peur que cet aveu n'abattît le courage de ses sujets.

Ses meilleurs amis ne laissèrent pas de s'en apercevoir, sans lui en témoigner rien; ils lui firent leur cour, en lui proposant de s'éloigner de Paris, et d'attendre dans quelque province, que l'orage qui le menaçait fût un

peu éloigné. Ils le proposèrent ensuite au corps entier, et ils déclarèrent qu'en cas qu'il ne le voulût point, il fallait l'y obliger. Cette affaire fut reçue différemment des différens membres. Les uns prétendaient qu'il devait demeurer à Paris, et s'y tenir toujours caché; que cela était de son intérêt, parce que les chemins étaient couverts de maréchaussées; qu'elles avaient toutes son portrait; qu'il tomberait infailliblement entre leurs mains, et que de plus, c'était l'intérêt général de toute la compagnie, que chacun d'entr'eux avait besoin d'être conduit par les conseils de ce général, et soutenu par son exemple et son intrépidité.

Les autres alléguaient, au contraire, qu'il courait toutes sortes de risques à Paris, et que s'il était malheureusement pris, le courage manquerait à la plupart; mais que, hors de la ville, il serait hors de portée de ses ennemis; qu'il s'était fait des asiles partout, et que, du fond même de ces asiles, il présiderait dans les affaires périlleuses.

Enfin, ce dernier avis l'emporta dans le conseil, et tous ceux qui le composaient supplièrent Cartouche de s'absenter, et de céder à la force et au temps. Il feignit d'abord que cet avis lui déplaisait extrêmement, et il se rendit ensuite comme un homme qui le faisait plutôt pour tranquilliser leurs esprits, que pour son propre intérêt. Il ordonna qu'on fit courir adroitement le bruit

parmi ceux qui n'étaient pas des assemblées secrètes, qu'il était allé dans les villes circonvoisines, y encourager leurs compagnons distribués par-tout, et qu'il reviendrait au plutôt. Ayant donné après cela les ordres nécessaires, et nommé des officiers-généraux pour commander en son absence, il se retira à Orléans, accompagné de deux hommes capables d'affranchir les plus grands périls, et dont Saint-Etienne, son successeur, en était un.

Rien alors ne paraissait plus intéressant que ce qui regardait Cartouche. Les conversations roulaient sur lui, et quelqu'un entraînait-il dans une compagnie, on avait oublié de le saluer, on lui demandait avec un empressement inquiet: *Vous qui venez de dehors, que savez-vous de Cartouche? En parle-t-on? L'a-t-on vu? Est-il pris?*

On publia bientôt qu'il n'était plus à Paris, et qu'il avait soustrait sa tête du danger pressant. Cette nouvelle fut à son tour le sujet sur lequel tout le monde s'entretint. Quelques uns la croyaient vraie, et d'autres soutenaient que c'était une feinte adroite, et que c'était l'ouvrage de ses partisans, qui s'en servaient pour mieux couvrir leur jeu.

On ne fut pas long-temps dans le doute là-dessus. Les maréchaussées eurent les ordres de n'oublier aucunes routes où ils ne le cherchassent, et de le prendre mort ou

vif. Les magistrats des villes et les intendans des provinces, eurent aussi des ordres pressans, et on ne négligea rien pour l'arrêter. Cependant, il traversa une assez grande quantité de pays sans être reconnu nulle part, et il eut l'adresse de faire semer de faux bruits sur le lieu de sa retraite.

Ce fut ce qui donna lieu à l'erreur où bien des gens furent sur cet article là. Ils crurent qu'il était véritablement en Lorraine, comme qu'il l'avait fait publier par ses émissaires; et comme on ajoute toujours à ce qu'on a entendu dire, on fit je ne sais combien de contes ridicules sur ce voyage. On disait qu'il était en cour du duc de Lorraine, qu'il y était sous-cuisinier, et que plusieurs français l'y avaient vu. Sur cette balle on avait bâti un fade roman: on le supposait amoureux d'une petite souillonne, dont les appas crasseux avaient attendri son cœur, et on lui donnait des aventures réelles avec cette personne imaginaire. On finissait ce prétendu voyage par le passage du héros en Angleterre, et ensuite en Hollande; mais la vérité est qu'il se retira à Bar-sur-Seine, et qu'il y demeura sous le nom de Charles Bourguignon. Voici comme la chose se passa.

Il apprit, avant d'arriver en ce lieu, qu'il y avait une vieille bourgeoise qui avait eu un fils du nom que je viens de dire; que ce fils étant passé autrefois en Amérique, elle

n'en avait plus eu de nouvelles, et qu'elle le croyait perdu. Il fit d'abord son compte de passer pour ce Fils, et il s'informa si bien des particularités qui le regardaient, que la pauvre veuve le crut de bonne foi, et le reçut avec une joie incroyable dans sa maison. Cette imposture lui procura un double avantage; elle le fit vivre aux dépens d'autrui, et elle empêcha qu'on ne s'étonna de lui voir faire un long séjour en cette ville, ce qui serait arrivé infailliblement sans cela.

Au reste, la plupart de ses sujets n'étaient pas mieux instruits que les Parisiens du véritable lieu de sa retraite, et ils le croyaient par-tout où on le disait. C'était encore un effet de sa prudence, duquel il se trouva bien. Plusieurs d'entr'eux furent pris, appliqués à la question, et contraints de dire où était leur Capitaine-Général. S'ils l'avaient su, et qu'ils l'eussent avoué, il était perdu. On n'aurait pas pu l'avertir à temps; et quand même les espions l'auraient fait, il aurait eu de la peine à se sauver dans ce pays là, parce qu'il ne le connaissait pas. Ainsi il n'y eut que ses grands Officiers qui en furent instruits, et ils eurent le même soin que lui de le cacher à tout le monde.

Cependant trois de ses complices furent exécutés en place de Grève. Le premier fut, dit-on, un Gentilhomme d'une maison illustre. Par considération pour sa famille, on

pallia son crime , et on fit croire qu'il n'était accusé que d'avoir fabriqué de la fausse monnaie. On changea le genre de supplice , par les mêmes égards , et il fut pendu le trente août mil sept cent vingt-un. Celui qui avait fait cette exécution fut pris le même jour , pour lui avoir dérobé une croix de Chevalier qu'il portait. Deux jeunes gens furent rompus quinze jours après celui-ci. Ils n'étaient alors qu'apprentis , et ils avaient volé , l'un sur le grand chemin de Versailles , et l'autre sur celui de Saint-Denis.

Quelques mois se passèrent là-dessus assez tranquillement dans Paris. Il ne se faisait plus que des vols. On entendait parler de peu de meurtres , et la troupe était déconcertée de la longue absence de son chef. Ses maîtresses sur-tout y trouvaient à redire , et elles attendaient impatiemment son retour. Enfin , son esprit inquiet ne lui permit pas de profiter davantage de la simplicité de cette bonne femme , qui lui faisait toujours un accueil favorable , et chez laquelle il trouvait un asile assuré. Il jugea qu'il était honteux à un homme de sa trempe de n'employer par les talens qu'il avait pour la destruction des hommes , et il se reprocha , comme un temps perdu dans une lâche oisiveté , celui qu'il n'avait pas marqué par des crimes : son avidité pour le gain , son amour pour le reste , et les plaintes continuelles qu'il apprit que

ses gens faisaient de lui , le portèrent encore à se rapprocher de Paris ; il y rentra au bout de six mois.

Dès que les confédérés apprirent son retour , ils l'en félicitèrent en des termes qui marquaient le plaisir que cela leur faisait , les hautes idées qu'ils avaient de lui , et l'heureux augure qu'ils tiraient de le recevoir à leur tête , et de combattre sous ses auspices. Il espérait lui-même qu'on l'aurait oublié , ou du moins qu'on ne serait plus acharné à sa perte , et il se promettait de profiter de cette occasion , pour recommencer impunément , ou avec moins de danger , de nouveaux brigandages. Mais il se trompait. On y redoutait encore son nom , on ne le prononçait qu'avec frayeur , et il devait y recevoir hientôt la punition qu'il méritait.

C'était alors ou jamais qu'il aurait pu faire de nouvelles levées , pour exécuter les vastes projets qu'il avait eu le loisir de méditer à Bar. La dernière suppression du papier en France avait ruiné plusieurs familles. Nombre de gens , élevés subitement au-dessus de leur condition , étaient subitement tombés. Comme ils devaient presque toutes leurs nouvelles fortunes à des moyens indignes , plusieurs ne se seraient pas fait un scrupule de la relever par tous ceux qu'on leur aurait proposés , et ils auraient embrassé avec joie le parti que Cartouche aurait offert à leur désespoir.

Mais il se contenta, pendant quelques semaines, d'examiner ce qui s'était passé pendant son absence. Chacun lui rendit compte de son administration dans le département qu'il avait eu, avec la même soumission qu'on aurait pour un Prince revêtu d'une autorité légitime, et d'un pouvoir ordinaire; et il récompensa ou punit ceux qu'il jugea louables ou criminels. Ces actes d'une puissance souveraine qu'il exerçait sans aucune contradiction, lui faisaient dire à lui-même qu'il était un véritable Roi; qu'il avait des maîtresses, des flatteurs, des richesses et des sujets; que comme eux il se faisait plusieurs ennemis par son ambition; et que, comme eux encore, il allait camper sur les terres de ses ennemis, pour n'être pas à la charge de ses peuples. Mais je reviens à mon discours, que j'ai interrompu pour rapporter les siens.

Voyant qu'on avait dépensé plus de soixante mille livres à le poursuivre, qu'on ne serait pas d'avis de les perdre, et que ainsi on continuerait de le chercher par-tout, il résolut d'épargner les dépenses qu'il était obligé de faire pour l'entretien de ses gens, et de les employer à sa sûreté. Il plaça pour cet effet la plupart de ses complices en qualité de laquais et de valets de chambre dans les premières maisons de Paris, et il prit des mesures justes avec eux pour les ras-

sembler au premier coup de sifflet. Cette conduite fut cause que le bruit courut dans la suite, qu'il avait formé l'affreux projet de faire en une seule nuit un carnage universel des plus riches Bourgeois de Paris, et des principaux Seigneurs de la Cour; et que, pendant la confusion qu'aurait produit cette exécution, il aurait en le loisir de faire en un moment un butin prodigieux.

On alla même plus loin, et on dit qu'il avait eu dessein de tuer le Roi, afin de profiter du désordre inévitable que ce paricide aurait causé. Mais on n'assure point que ces discours aient été bien fondés; il y a même lieu de croire qu'ils sont aussi faux que ces prétendus projets étaient chimériques; et Cartouche, en effet, a nié que rien de semblable lui fût entré dans l'esprit.

Il fit ensuite de nouveaux réglemens, et il s'appliqua à mettre sa personne en sûreté contre la vigilance des Archers, afin de n'être plus exposé, ou à tomber dans leurs pièges, ou à s'imposer un exil volontaire loin de cette Capitale, qui leur fournissait mille agrémens. Pour cet effet il résolut de ne coucher jamais deux fois de suite dans un même endroit; il engagea plusieurs domestiques dans ses intérêts, et il exigea d'eux qu'il partageraient tour-à-tour leur lit avec lui, et par le moyen des doubles clefs.

Quelque temps après qu'il eut pris ces précautions, plusieurs des camarades firent une chose affreuse auprès de Meaux. La justice de cette ville avait condamné un des leurs à être roué; et la sentence exécutée, on avait exposé le corps de ce malheureux sur le grand chemin. Ceux-ci, résolus de venger sa mort, en épièrent l'occasion, et ils la trouvèrent. Un jour une pauvre paysanne passait auprès du cadavre de ce voleur; ils l'arrêtèrent, la moulurent de coups, et l'attachèrent sur la roue, à côté de leur camarade à demi-pourri. Ils s'esquivèrent après cela: la malheureuse paysanne demeura deux heures entières dans ce triste état. A la fin des voyageurs l'en retirèrent; mais elle ne survécut pas long-temps à son supplice, elle expira avant d'arriver à sa maison.

Tant de crimes, dont Cartouche était ou l'auteur, ou le promoteur, ne pouvaient pas demeurer plus long-temps impunis. Il le sentait lui-même. Un trouble involontaire et des frayeurs paniques l'agitaient jusqu'au milieu de son sommeil. Il essayait de les dissiper et de s'étourdir; mais ses plaisirs étaient altérés par des terreurs continuelles. Le moindre bruit, un visage inconnu, ses amis mêmes, tout l'épouvantait. Il craignait que quelqu'un d'eux n'eût les mêmes craintes que lui, et qu'ils ne le trahit pour s'en délivrer. C'est ainsi que Dieu le punissait d'a-

vance, avant que la justice humaine le punit.

Enfin le moment fatal arriva, et il se perdit par les moyens qu'il avait employés pour éloigner sa perte. En admettant grand nombre de scélérats dans sa troupe, il ne leur confiait pas indifféremment tous les secrets qui concernaient le corps. Il fallait avoir passé par toutes les classes, s'être distingué par des exploits considérables, ou du moins avoir de grandes qualités. Alors ils étaient intéressés autant que lui-même à lui être fidèles; et cette communauté de crimes l'assurant d'eux, ils participaient à son intime confiance, et composaient le conseil secret. Au reste, ce n'était pas la l'unique voie par laquelle il avait pourvu à sa sécurité. Quand un des siens avait manqué de fidélité, qu'il paraissait chancelant, ou qu'il n'était que suspect, il usait avec la dernière rigueur du pouvoir despotique qu'on lui avait accordé; et il ne manquait point de tuer son homme, ou de le faire tuer.

Ce fut cette cruelle précaution qui fit ce qu'on n'avait pu faire jusqu'alors. Il eut de violens soupçons que plusieurs voleurs de sa troupe cherchaient à le quitter, et que quelques-uns même avaient dessein de le trahir, et de racheter leur vie des mains de la justice au prix de la sienne. Il sut même qu'un jeune soldat aux gardes était de ceux-là. On lui dit: qu'étant devenu amoureux

d'une certaine couturière, elle était aussi devenue amoureuse de lui : que cette fille s'étant aperçue aux belles nippes dont il lui faisait des présens continuels qu'il était voleur, elle avait tout employé pour le lui faire avouer, et le retirer ensuite de ce mauvais état. On ajoute : qu'elle avait déjà plus qu'à demi réussi, que cet amant faisait son possible pour en porter d'autres à le suivre, et qu'il était favorablement écouté de quelques-uns.

Cette espèce de conjuration l'effraya, et il crut que le meilleur expédient qu'il y eût, était d'intimider les autres par un exemple dont l'horreur leur ôtât jusqu'à la pensée de lui être infidèles à l'avenir.

Il les fit assembler tous la nuit du onze au douze octobre mil sept cent vingt-un, et secondé par ses intimes amis et quelqu'autres, il appela ce jeune homme qu'il soupçonnait, et il lui ordonna d'approcher. Lorsque ce misérable fut devant lui, il lui reprocha sa trahison en des termes terribles, et on l'égorgea ; les parties nobles lui furent arrachées, et on lui désigna le visage, afin qu'il ne fût point reconnu. Après cela, Cartouche lui-même, lui attacha sur l'estomac un écriteau qui portait : *Que celui à qui on avait fait ce traitement en était digne, et que tous les Traîtres comme lui auraient le même sort.* Mais il ne put pas exécuter ses affreuses

menaces ; on ne lui en laissa pas le temps, et toutes ses ruses ne purent parer le coup fatal.

Duchâtelet, Gentilhomme Poitevin et Soldat aux Gardes, était un de ceux qui avaient été les ministres de sa vengeance, contre celui dont je viens de parler. Il ne retourna chez lui que le lendemain de cette action ; et son hôtesse lui ayant demandé pourquoi il avait découché, il en donna de mauvaises excuses, accompagnées de cet air troublé que donne toujours une conscience agitée ? Cela surpris cette bonne femme ; elle le regarda avec plus d'attention, et ayant jeté les yeux sur sa cravatte, elle y aperçut quelques gouttes de sang. Toutes ces circonstances lui rappelèrent dans l'esprit ce qu'elle venait d'entendre dire, qu'on avait trouvé dans la rue du Regard, faubourg Saint-Germain, un corps mort dont la tête était séparée, et le visage plein de coups de couteau. Elle en conçut un léger soupçon contre son hôte, et elle se figura que peut-être il était associé de Cartouche et complice de ce meurtre. Cependant comme elle le connaissait de longue main, et qu'elle ne lui connaissait pas de mauvaises qualités, ce soupçon ne dura pas long-temps.

Le lendemain Duchâtelet découcha encore, et son hôtesse sentit les mêmes pensées renaître dans son esprit. Elles s'y confirma

par le bruit qui courut le même jour, que plusieurs personnes avaient été tuées la nuit précédente, qu'on en avait jeté dans la rivière de la Seine, et qu'on avait trouvé un homme massacré dans les filets de S. Cloud. Le même bruit s'augmenta sur le soir, et elle entendit dire que cet homme noyé avait été atténué au sortir du café, par des bandits, et qu'ils lui avaient volé un beau diamant qu'il avait au doigt. Cela engagea cette femme à faire de plus sérieuses réflexions sur la conduite que tenait Duchâtelet, et sur celle qu'elle devait tenir. Elle fut longtemps indéterminée sur ce qu'elle ferait dans cette occasion-là. Enfin, elle se laissa emporter par la crainte qu'il ne fût véritablement coupable, et que, s'il était pris, on ne l'accusât d'être sa complice, ou du moins d'avoir dérobé à la justice une déclaration qu'elle lui devait. Elle connaissait M. Pacôme, aide-major du régiment des Gardes françaises; elle alla le trouver, et l'aborda avec un air altéré; elle lui raconta ce qu'elle savait, et le conjura de ne la mêler en rien dans cette affaire. Il le lui promit; elle partit, et il se fit amener sur le champ le soldat soupçonné. *Mon ami*, lui dit-il, *je sais de bonne part que tu es associé de Cartouche, et que tu as eu part aux derniers meurtres qui se sont faits. Avoue-le, ou tu es perdu, il n'y a pas de milieu.* Duchâtelet fut interdit

de ce discours, et il ne put s'empêcher de parler. Cependant il nia tout, s'excusa, et affecta même de répandre des larmes.

Mais M. Pacôme ne fut point la dupe de ces artifices. Il le pressa, et lui fit différentes interrogations coup sur coup, et il le tourna adroitement de tous les côtés. Enfin il le réduisit à un embarras pitoyable; et jugeant par-là les crimes de son homme, il ne le ménagea plus. *Quand on ne m'aurait pas prouvé que tu es coupable*, dit-il, *je le découvre assez aux différens changemens de ton visage et de tes yeux. Ainsi il est inutile que tu le nie. Songe seulement qu'il faut te résoudre à me dire où est Cartouche, ou bien être roué vif dans vingt-quatre heures; et que si tu ne choisis pas tout-à-l'heure, je choisis pour toi.* Cet officier offrit cette cruelle alternative d'un ton ferme, qui fit trembler Duchâtelet. Il avoua tout, après avoir hésité encore un peu, et il déclara qu'il devait aller joindre Cartouche à neuf heures du matin, et qu'il le ferait prendre si on lui donnait une escorte suffisante pour cela.

Monsieur Pacôme n'hésita pas, et il lui donna sur le champ un sergent et trente soldats pour l'accompagner dans cette entreprise. Duchâtelet les conduisit à un cabaret de la Courtille, nommé le pistolet, situé entre Belleville et Ménilmontant; et il ordonna à un d'eux d'avancer le premier, et de

demander au cabaretier s'il y avait quelqu'un logé chez lui. On fit réponse à ce soldat que non : Duchâtelet entra dans l'instant, et il demanda s'il y avait *quatre Dames*. C'était le mot du Guet ce jour-là. L'hôte répondit à ce mot qu'il n'avait qu'à monter, et il monta en même temps suivi des siens.

Cartouche, qui s'était couché à deux heures, était encore au lit, et trois de ses amis étaient avec lui et se levaient. Ils furent saisis les premiers, et le Sergent les donna à garder à six de ses hommes. Craignant ensuite que Cartouche ne se tuât avec ses pistolets, ou qu'il ne tuât quelqu'un, il fit semblant de ne l'avoir pas vu, et il cria tout haut : *Ah ! quelle fatalité ? Cartouche est échappé, et nous l'avons encore manqué*. Ce stratagème fit croire à ce voleur qu'effectivement on ne l'avait pas aperçu, il s'enveloppa de ses couvertures, et se glissa adroitement sous le lit. C'était là que le Sergent, qui était un vieux guerrier, l'avait attendu ; et ce fut là qu'il le prit, sans qu'il pût faire la moindre résistance. On le lia sur le champ ; on ne lui donna pas même le temps de s'habiller. On prit ensuite ses pistolets, qu'on avait trouvés chargés sur une planche auprès de son lit, et on le conduisit, avec ses trois associés et son hôte, chez M. le Blanc. Ce Ministre ordonna qu'on le menât nu-pieds, comme il était, au Grand Châtelet, afin que tout le

monde le vit ; et il ne put s'empêcher de rire de lui avoir vu donner, en sortant, un coup de pied à un Archer qui s'était moqué de lui.

La joie de cette entreprise fut universelle. Il semblait que chacun reçût les deux mille livres promis à celui qui prendrait Cartouche, et qui échurent au sergent et aux soldats qui l'avaient suivi ; et peu s'en fallut qu'on ne fit des réjouissances publiques de la capture de ce redoutable chef. On crut même cette nouvelle digne d'être annoncée au Roi, et ses courtisans la lui apprirent à son lever. Il parut être satisfait, et il ordonna qu'on en fit une terrible justice. Le conseil, à qui on apprit la même chose en même temps, laissa toutes les affaires, et on ne parla plus que de Cartouche. Les comédiens italiens en firent une pièce, intitulée : *Arlequin Cartouche* ; et le 21 octobre suivant, les acteurs du Théâtre Français représentèrent leur Cartouche, en trois actes, qu'ils n'avaient depuis long-temps osé donner plutôt. Enfin une paix n'aurait pas eu un plus grand mouvement dans les esprits que cela n'en causa.

D'un autre côté, la chambre des vacances du Parlement, qui avait depuis long-temps décrété de prise de corps contre Cartouche, envoya, le 6 octobre, c'est-à-dire deux jours après sa prise, un décret à la chambre criminelle de la Ville, par lequel elle lui enjoignait de se désister du procès de ce mal-

fauteur. Elle marquait qu'elle avait résolu de le faire elle-même après la Saint-Martin, et elle fondait son droit à ce jugement, sur ce que c'était elle qui l'avait cité, et qu'elle avait fait tous les frais de sa détention. Cela excita un démêlé entre ces deux juridictions. Ce démêlé dura plusieurs jours, et il y eut des écrits de part et d'autre ; et M. Amélot, président de la chambre de la Tournelle, écrivit de la part du Parlement à tous les conseillers de sa chambre, de juger incessamment Cartouche. Cependant le Lieutenant-Criminel l'emporta ; et il fut autorisé par un ordre de la Cour à instruire le procès à la Conciergerie, où Cartouche avait été transféré quelques temps auparavant.

Mais j'ai interrompu l'ordre des temps, pour ne point interrompre ce que j'avais à dire de cette dispute entre ces deux cours. Je reprend maintenant le fil de ma narration. Immédiatement après que Cartouche fut arrêté, ses compagnons furent saisis de frayeur. Plusieurs d'entr'eux s'éclipsèrent incontinent ; et ceux qui avaient marqué le plus de résolution pendant sa liberté, et qui avaient une plus grande part à ses crimes, ne pensèrent qu'à une prompte fuite. Trente soldats aux gardes furent de ce nombre, et ils disparurent le même jour, dans la crainte d'être dénoncés par Duchâtelet, qui avait dénoncé leur chef. Plusieurs autres passèrent

dans d'autres régimens, pour n'être pas reconnus ; et peu de temps après, M. de Contade en montra une liste de cent cinquante à plusieurs officiers qu'il régalaient chez lui.

Pendant que cela se passait, Cartouche était dans le cachot à trappe du grand Châtelet. Il avait une main liée par-devant, et l'autre attachée sur le dos. Six archers le gardaient à vue, et ils se relevaient de deux heures en deux heures. Toutes ces précautions semblaient devoir suffire, et cependant elles ne suffirent point, apparemment par la collusion secrète des archers. Ce scélérat trouva moyen, en approchant des murailles de sa prison, d'en sonder l'épaisseur avec les fers qu'il portait. Au bruit creux qu'il entendit, il jugea qu'elle devait être voisine de quelque cave, et que, s'il pouvait entrer dans cette cave, il était sauvé.

A l'instant il conçoit la résolution de s'évader par là. Les difficultés qu'il trouvait ne le rebutèrent pas. Il se mit en besogne. Un de ses fers n'arrache à chaque moment du mur qu'un grain de sable ou un éclat de pierre. Cependant la longueur affreuse de ce travail ne le fatigue point. La liberté est au bout. Enfin, il fit un trou assez grand pour qu'il y passât. Il en avertit un maçon, qui était le triste compagnon de sa captivité, et il l'exhorta à être aussi de la fuite.

Dans de pareilles occasions, je crois qu'on

n'a pas le temps de faire de longs discours ; mais il n'en fallait pas non plus pour engager ce prisonnier , près d'être roué , à suivre un homme qui lui présentait l'unique moyen de ne l'être pas. Cartouche passa le premier ; son confrère le suivit , et ils descendirent dans un endroit où ils jugèrent que plusieurs tuyaux de privé y devaient aboutir. Ils conclurent de là que la Seine devait être proche , et que , dans les grandes eaux , elle entraînait avec elle les ordures du lieu où ils étaient. Cette pensée fit naître à Cartouche le dessein de trouver l'endroit par où cette rivière entrait , et de sortir par cet endroit ; s'il l'avait fait , il était sauvé. Mais le maçon lui dit qu'ils pouvaient monter par un certain tuyau qu'il lui montrait , et qu'ils s'introduiraient dans une cave , d'où ils sortiraient aisément.

Cartouche le crut ; ils trouvèrent bientôt la cave , dont ils rompirent la serrure sans peine , et ils arrivèrent à la boutique d'un layetier. Il ne s'agissait plus alors que d'ouvrir cette boutique sans bruit , et cela était facile à des gens comme eux. Mais un petit chien rompit leurs mesures par ses jappemens continuels. La fille de la maison s'éveilla , éveilla son père et sa mère par les cris qu'elle fit en appelant le guet. Le père descendit tenant en sa main une vieille pertuisanne , et de l'autre une chandelle allumée.

Mais la pertuisanne et la chandelle tombèrent de ses mains , à l'aspect du terrible Cartouche , et il se crut trop heureux de lui être échappé à la faveur de l'obscurité. Cependant le chien aboyait toujours , et la fille continuait de crier au voleur et au guet. Cartouche tâchait d'apaiser la dernière par ses humbles supplications , et de sacrifier le premier à sa fureur. Mais l'une ne l'écoutait pas , et l'autre trompait la rage du vindicatif voleur , par sa petitesse et la légèreté ; il osait même approcher de lui , et lui faire de cruelles morsures aux jambes.

Enfin le guet accourut , et enfonça la porte du layetier. Le maçon fut saisi le premier , et Cartouche trouva dans le comptoir de la boutique , où il s'était ramassé en un petit tas. On les conduisit sur le champ à leur premier cachot , d'où l'on résolut de transférer Cartouche à la Conciergerie , ce qui fut exécuté de cette manière-ci : On mit ce malfaiteur dans un carrosse , avec deux exempts à ses côtés , et on le fit partir sous l'escorte de huit cavaliers du guet , et de onze archers à pied. Etant arrivés à cette prison , un des exempts voulant sortir du carrosse le premier , pressa un peu son captif. Celui-ci lui dit effrontément : *Fripou , prends garde de me blesser* , et en même temps il voulut lui donner un coup ; mais un archer le prit par le milieu du corps et le porta ainsi dans le

cachot de la tour de Montgommery, où il devait être jusqu'à nouvel ordre, quoiqu'on eût ordonné de le mettre dans un autre, où le fameux Ravailiac a été mis.

Là il fut enchaîné d'une grosse chaîne de fer, qui tombait du plancher d'une chambre haute, et qui ceignait tout son corps. On transporta à peu près dans ce temps-là plusieurs de ces complices dans la même prison, et on en délivra la Conciergerie du Châtelet, qui craignait de ne pouvoir pas les garder tous. En effet, il y en avait un grand nombre, tous les jours on en faisait de nouvelles captures. Le 31 octobre, on en amena cinq d'Orléans. Le 4 novembre suivant, on en arrêta sept sur le grand chemin près de la forêt d'Orléans. Le 7, on en prit trois dans la forêt de Senlis. Enfin il en disparaissait tous les jours quelques-uns, et on en prenait encore d'avantage dans Paris. On y prenait des précautions extraordinaires pour qu'aucun n'échappât.

On arrêta les étrangers en pleine rue ; on les faisait descendre de carrosse, et il fallait qu'ils justifiassent par des preuves authentiques ce qu'ils disaient du lieu de leur naissance, des causes de leur séjour à Paris. De cette manière, plusieurs voleurs furent enlevés. Le 15 novembre, il y en avait déjà quarante-neuf en prison.

Cependant Cartouche n'en découvrait

aucun. Bien loin de là, lorsqu'on lui confronta ceux qui étaient dans les prisons de la Conciergerie et du Châtelet, il nia hardiment qu'il en connût aucun d'eux, et ils dirent à leur tour qu'ils ne savaient qui il était. Etant interrogé de même s'il était Louis-Dominique Cartouche, il le nia encore, et il soutint qu'il s'appelait Charles Bourguignon, fils de Thomas Bourguignon, et originaire de Bar-sur-Seine. Comme on continua de l'interroger sur cet article, il demanda une bouteille de vin de Bourgogne, et il dit en plaisantant : *Mon amour pour ce vin prouve que je suis du même pays que lui, et que je suis bon patriote.*

C'est ainsi qu'il répondait à presque toutes les choses sur lesquelles on l'interrogeait ; et il osait même souvent manquer de respect en parlant au lieutenant-criminel. Au reste, on ne remarquait en lui aucune émotion. Il avait l'air assuré et ferme. Tous ses discours étaient gais, et il s'entretenait de plaisanteries avec les archers qui le gardaient. On a même observé que la plupart du temps il s'occupait à chanter des chansons obscènes, ou bien à en apprendre à ses gardes. Plusieurs personnes avaient la curiosité d'aller le voir, sur ce qu'on avait dit de la gaieté extraordinaire qu'il témoignait. On lui donnait de l'argent, on le plaignait, on lui offrait de travailler à obtenir sa grâce. Enfin, on avait

pour lui des égards particuliers ; et je ne sais quoi , ou de terrible , ou de grand dans la mine ou dans le caractère de cet homme , arrachait des complimens à ceux qui le voyaient. Plusieurs dames de la première distinction voulurent aussi le visiter , et elles y furent conduites par deux exempts de la Connétable. Il s'entretint d'un air aisé avec elles , et il marqua une liberté d'esprit qui les étonna. Une d'elle ayant remarqué qu'il était couché sur la paille ; elle lui dit qu'elle le plaignait. *Vous ne voyez pas tout , Madame* , dit il , en découvrant ses jambes et les chaînes qui les entouraient : *Voyez ces jarretières ? Qu'en dites-vous ?*

La maréchale de Boufflers fut une des dames qui se firent un devoir de le consoler , et elle alla le 5 novembre à la Conciergerie , où elle le trouva chantant. Elle fut touchée de compassion de le voir courbé sous le poids de ses chaînes , et elle lui donna deux louis. Monsieur le Grand , auteur de la comédie intitulée *Cartouche* , le visita , et il crut apparemment devoir partager avec lui les émolumens de cette pièce , car il lui donna cent écus. Je ne sais s'il ne s'en repentit point dans la suite , car on défendit peu de jours après de représenter davantage cette comédie , parce que *Cartouche* s'en plaignait , et assurait que ses compagnons puniraient ceux qui avaient fait rire à ses dépens la France entière.

Enfin , il y eut peu de personnes à Paris qui n'allasent en sa prison , et ceux qui n'y allèrent pas , voulurent du moins avoir son portrait. Plusieurs graveurs y travaillèrent en même temps que le célèbre poète du Pont-Neuf le chantait dans ses vers , et les uns et les autres firent un débit prodigieux de leurs ouvrages , dans les provinces de France et dans les pays étrangers.

Cependant on s'aperçut un jour de quelque altération dans son visage , plusieurs personnes étant venues déposer contre lui des choses affreuses , auxquelles il ne savait que répondre , faute de s'être attendu à ses accusations. Enfin il se remit , et s'arma encore de son impudence ordinaire. Mais une chose à laquelle il n'avait pu penser , lui rendit sur le champ son premier embarras. Lorsqu'il fut pris , on trouva dans les poches de son justaucorps un passe-port signé de S. A. le duc de Lorraine , et accordé au nommé Jean Petit , fils d'un marchand de Barrois. On lui montra ce passe-port qu'il avait oublié , ou qu'il croyait déchiré , et on lui demanda d'où il l'avait. Il pâlit à cette question imprévue ; il hésita , et enfin il dit que c'était à lui-même que ce passe-port appartenait , et qu'il était Jean Petit. On fit paraître aussitôt sa mère et son frère cadet , et on leur demanda s'ils le connaissaient. Ils assurèrent qu'oui , et qu'il était Louis-Dominique *Cartouche*. On

lui demanda après cela la même chose à lui-même, et il répondit qu'ils étaient des imposteurs gagés pour le perdre par un faux témoignage, et qu'il n'avait jamais eu affaire à eux, et qu'en un mot il les désavouait pour ses parens. Mais tous ces artifices lui furent inutiles. On ajouta plusieurs dépositions à celles qui avaient été faites contre lui, et il fut convaincu de sept meurtres achevés, sans ceux qu'il avait manqués par quelqu'accident.

Depuis ce temps-là il perdit courage; d'un côté, il se voyait convaincu par des accusations prouvées suffisamment: de l'autre, il n'apercevait aucune espérance de pouvoir rompre sa prison, et l'on faisait une garde exacte autour de lui, qui lui ôtait tous les moyens. Dans le désespoir que ces réflexions lui causèrent, il voulut se donner la mort, et il essaya de se casser la tête de ses chaînes. Mais les archers pénétrèrent son dessein; ils l'empêchèrent de l'exécuter, et même de le tenter à l'avenir, en pendant à son cou un gros billot, qui le mettait hors d'état d'approcher sa tête de ses fers.

A la place de ce moyen de se faire mourir qui lui manqua, on lui en fournit un autre le 17 novembre. Comme toutes sortes de personnes avaient l'entrée libre dans sa prison, quelques-unes, qui avaient intérêt qu'il mourût sans parler d'elles, lui apportèrent du

poison, et elles eurent l'adresse de lui donner sans qu'on le vit; dès la nuit du 17 au 18 il se trouva mal; on s'en aperçut, et on envoya des gens avertir le lieutenant-criminel, qui vint avec un greffier et un médecin. On lui trouva une fièvre violente et un grand vomissement, qui faisait juger de la cause du mal. On lui donna aussitôt un contre-poison. Les jours suivans il ne prit que des conserves et des bouillons; l'habileté des médecins rendit le poison inutile à Cartouch.

Dès le commencement de sa maladie, le curé de S. Barthélemi alla le voir, et il lui demanda s'il voulait bien lui permettre qu'il lui rendit de temps en temps quelques visites. Il lui répondit d'un air soumis que cela lui ferait un sensible plaisir, et que même il l'en suppliait de tout son cœur; et il écouta avec une docilité vraie ou apparente, tout ce que ce pasteur lui disait par rapport à son salut. Un jour celui-ci n'avait eu que peu de temps à passer auprès de lui, et il lui demanda en sortant, s'il voulait quelques livres de piété pour lire en son absence; il fit une réponse qui marquait une merveilleuse présence d'esprit; il avait aperçu dans ses interrogatoires qu'on ne laissait rien perdre de ce qu'il disait dans sa prison, pour peu qu'il pût être contre lui.

Ainsi il s'observait continuellement; il regardait tous ceux qui le visitaient comme

autant d'espions dangereux, et il ne buvait même jamais qu'une certaine mesure de vin, de peur qu'une plus grande quantité de cette liqueur ne le fit parler trop. Il répondit donc au curé de S. Barthélemi, qu'il lui était bien obligé; mais qu'il ne pouvait pas profiter de son office, qu'il ne savait pas lire.

Quoique Cartouche parût remis, et qu'il n'y eût pas d'apparence que le poison qu'il avait avalé pût précipiter sa mort, on précipita pourtant les procédures contre lui. On lui fit subir trois interrogatoires de suite; quoiqu'il n'avoua rien, les preuves étant suffisantes, les juges passèrent outre. Le Parlement envoya là-dessus une sentence de mort du 26 novembre; et le 27 au matin, on l'appliqua à la question. Lamadeleine dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, et Durant, souffrirent les brodequins en même temps, et il avouèrent tout. Mais Cartouche ne lâcha pas un seul mot contre ses complices; et on ne put tirer de lui que ce qu'il avait déjà reconnu, c'est-à-dire l'aveu de ses vols, et celui du meurtre de l'exempt Pepin, qu'il avait tué en se défendant contre lui.

Un docteur de Sorbonne qu'on lui donna pour confesseur, et qui le pressa par les plus forts motifs du Christianisme de déclarer ses complices, ne fit pas plus que le questionnaire n'avait fait; et Cartouche traita de

lâche et de parjure Lamadeleine, qui avait succombé à la huitième pinte d'eau qu'on lui avait versée dans le corps.

Enfin le moment fatal vint; sur les cinq heures du soir, il fut conduit à la Grève, où il devait être rompu vif. On y avait élevé des échafauds de tous les côtés; les fenêtres étaient pleines, et les places étaient retenues par les spectateurs depuis plus d'un mois. Cartouche, en arrivant à cette place, y vit quatre roues et deux potences environnées d'archers du guet à pied et à cheval; il considéra ce spectacle d'un air attentif et sans pareil. Mais ayant vu le bourreau et ses valets qui se préparaient déjà; et qui disposaient les instrumens de son supplice, il en fut frappé; et il ne put s'empêcher de dire assez haut : *Voilà un vilain aspect.*

Son confesseur voulut profiter de ce mouvement de frayeur qu'il venait de montrer, et il fit de nouveaux efforts pour l'engager à satisfaire sa conscience et la justice, par une déclaration entière de ses crimes et de ses associés. Mais il se remit dans le même moment, et il protesta qu'il n'avait rien à dire, et il monta d'un air intrépide sur l'échafaud. Alors il regarda de tous les côtés pour voir s'il ne découvrirait point ses complices, et s'ils ne viendraient point le délivrer, comme ils s'y étaient engagés tous par des sermens exécérables. Mais voyant qu'au-

eun d'eux ne se montrait, et que la terreur leur avait fait oublier leurs promesses, il oublia lui-même celles qu'il leur avait faites de ne les dénoncer jamais, et qu'il avait si bien observées jusque-là. Sa fermeté l'abandonna entièrement, et il demanda son confesseur. Il lui dit qu'il souhaitait de parler à ses juges, et qu'il avait des secrets importants à leur communiquer avant de mourir. Il ajouta : qu'il lui semblait que la mort venait de paraître devant lui, et qu'elle lui avait dit d'un ton menaçant : *Déclare tes horreurs et tes complices, et repens-toi* ; et il finit en lui confessant que ce spectacle imaginaire l'avait changé. Le prêtre le félicita de cet heureux trouble qu'il venait de sentir, et il l'exhorta à faire un aveu sincère ; et sur le champ on conduisit le criminel à l'Hôtel de-Ville, comme il l'avait souhaité.

Il commença par faire un ample détail de tous ses crimes ; il reconnut tous ceux qui avaient été connus, et il déclara ceux qu'on ignorait. Il confessa entr'autres, qu'il était l'un des auteurs du meurtre d'un page de chez le Roi, qu'il avait tué quelque temps auparavant qu'il fut pris. Le fait était que ce jeune gentilhomme revenant de la maison de campagne d'un ami, fut surpris par la nuit sur le Mont-Parnasse, derrière les Chartreux. Cartouche et quelques autres de ses complices, qui rodaient dans cet endroit-là,

le tuèrent à coup de pistolet, l'enterrèrent à demi dans du fumier, et prirent son argent et son cheval. Le lendemain au matin un jardinier aperçut la jambe de ce malheureux gentilhomme qui était découverte par hasard. Il en avertit sur le champ un commissaire, on porta le cadavre à la morgue, et il fut reconnu sur le soir.

Cartouche dénonça ensuite ses complices, détailla les crimes de ceux qui étaient déjà prisonniers, et il déclara où l'on pouvait trouver ceux qui ne l'étaient pas encore. Et en attendant que ces derniers fussent pris, ce qui ne pouvait être fait en peu de temps, il se retira dans un coin de la salle avec son confesseur ; il le pria de prier Dieu pour lui ; il écouta ses exhortations d'une manière fervente, et il fit paraître d'un côté, un repentir de ses fautes, qui édifia beaucoup ce docteur ; et de l'autre, une grandeur de génie qui l'étonna. Enfin, les archers qui étaient dispersés de tous côtés pour attraper ses camarades, en surprirent un grand nombre, et ils les conduisirent à l'Hôtel-de-Ville. Lorsqu'il les vit, il leur parla en ces termes :

« Messieurs, ne trouvez pas mauvais que  
 » je déclare aux juges qui vous êtes tous, et  
 » ce que vous avez fait. J'ai souffert une  
 » question cruelle sans vouloir rien avouer,  
 » charmé de vous décharger, s'il eût été  
 » possible. Mais mon confesseur m'a com-

conseiller et un greffier. Quand elle fut finie, et qu'on eut confronté avec Cartouche tous les accusés qui avaient été pris, on le laissa avec son confesseur jusqu'à deux heures après midi. Alors on le conduisit à la Grève, où il reçut onze coups vifs, et il fut ensuite exposé sur la roue pour y expirer, comme la sentence le portait; mais une demi-heure après, un archer, à la prière de son confesseur, tira par-dessous l'échafaud une corde que Cartouche avait au cou, et il fut étranglé sans que personne n'en vit rien.

Son cadavre fut livré aussitôt au valet du bourreau, avec ordre de le faire enterrer d'abord. Mais il ne jugea pas à propos d'obéir, il le garda dans sa maison; et pendant plusieurs jours il le montra au public. C'est une chose incroyable que l'avidité avec laquelle chacun courait à ce spectacle. Celui qui le montrait exigeait un sou de chaque particulier, sous le prétexte qu'il voulait faire faire un cercueil à ce malheureux, qui le méritait bien, disait-il, par les beaux sentimens de religion qu'il avait eus dans ses derniers momens.

Il le vendit ensuite aux chirurgiens de S. Côme, qui le lui demandèrent pour en faire la dissection dans leur amphitéâtre anatomique. Ceux-ci en retirèrent encore un profit considérable, en l'exposant une seconde fois à la curiosité du public. Plusieurs

peintres y allèrent, et ils n'obtinent qu'à prix d'argent la permission de le tirer.

Après l'exécution de Cartouche, Duchâtelet qui l'avait dénoncé, et qui avait souffert la question, de la réquisition du procureur-général, obtint sa grâce du roi. Lorsqu'on lui offrit, de la part du duc d'Orléans, de le mettre en liberté, il répondit qu'il valait mieux pour lui qu'il fût dans une prison perpétuelle; que ce serait une occasion de faire une pénitence proportionnée en quelque sorte à ses fautes, et qu'il éviterait par le même moyen la fureur de ses complices, qui avaient juré sa mort, et qui ne manqueraient pas de le tuer s'il tombait entre leurs mains. Il dit ensuite: qu'au lieu de la pension qu'on lui voulait donner, il ne demandait que dix sous par jour; que c'était assez pour vivre, et qu'il ne méritait pas plus. On lui accorda ce qu'il souhaitait.

Quelques jours après que ceci se passa, le nommé Baligni, dit le capucin, parce qu'on l'avait trouvé sous l'habit d'un religieux de cet ordre, fut arrêté dans une maison, dans la rue de Tavanne, et mis à la conciergerie; c'est lui dont nous avons parlé au commencement de cette histoire, sous le nom de l'Amoureux, fils d'un tireur d'or. Il n'avait pas vingt ans encore, et il avait déjà évité, comme on a vu, le dernier supplice. Mais il fut moins heureux la seconde fois, et fut

roué tout vif avec plusieurs compagnons de la même troupe que lui. Ses vols, qui montoient à plus de quarante mille livres, confisqués au trésor royal. Mais ses parens ont obtenu qu'on leur rendit.

Le 8 décembre, ont prit un nommé Ferrand, à la Charité. On lui trouva sous des habits magnifiques tout l'attirail d'un serrurier, et outre cela plusieurs rossignols, et des fers à couper l'acier.

Le 13, l'abbé de la Mothe, gentilhomme Poitevin, fut arrêté par le commissaire Bizon, au sortir de chez un seigneur, où il venait de prendre un habit de cavalier. Il demeurait au séminaire des missions étrangères, et il y avait fait plusieurs vols dont on ignorait qu'il fût l'auteur, d'autant plus qu'il paraissait que lui-même avait été volé, et qu'en effet il se volait. Une lettre qu'il avait laissée tomber dans un carosse de louage le découvrit. Le cocher l'aperçut et la lut; il y vit des mystères d'iniquité qui l'effrayèrent, et comme il n'avait point perdu son homme de vue, il le dénonça et le fit saisir.

On enleva le même jour le nommé Durant, qui servit de recleur à ce jeune homme, et peu de jours après ils furent pendus. L'abbé Jean Gaspard de la Mothe n'avait encore que dix-neuf à vingt ans, et l'amour seul des femmes l'avait porté à ces excès, et conduit à la mort.

Le 16, le nommé Péliissier, qui s'était ménagé à Lyon une entrée libre dans les maisons distinguées de la ville, fut surpris dans celle de M. l'Intendant, et conduit à Paris. On ne finirait point si l'on voulait faire un détail exact de tous ceux qui ont été faits prisonniers. On en fait encore tous les jours, et l'on compte que le nombre de ceux qui ont été découverts, monte à plus de huit cents. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette bande fameuse est bien loin encore d'être éteinte tout-à-fait, et qu'elle ne manque ni de hardiesse ni de force.

En effet, la même nuit qui suivit le jour de l'exécution de leur chef, et de la prise de plusieurs d'entr'eux, ils ne craignirent point de faire une assemblée général, à la porte de S. Antoine. Ils y procédèrent à l'élection d'un commandant, et le choix tomba sur un nommé S. Etienne, autrefois lieutenant-général de Cartouche, et son intime confident. Ce nouveau capitaine distribua aussitôt les départemens à chacun; ses sujets se sont répendus à l'instant dans les villes assignées à leurs fonctions.

Voilà tout ce que nous avons à dire du célèbre Cartouche. On peut ajouter qu'il avait en lui des qualités qui pouvaient en faire un homme admirable, beaucoup d'esprit, de vivacité et de mémoire. Une grande présence d'esprit, de jugement, et de l'in-

trépidité. Mais de fausses idées sur l'honneur, un amour excessif du faste, une ridicule ambition le perdirent. Au reste, il était de médiocre taille, et haut d'environ cinq pieds et demi. Il était mince, sa tête petite, et peu de mine. Cependant il était robuste, d'une santé ferme, et d'une force qui surpassait de beaucoup les forces ordinaires d'un homme.

FIN.

---

## LES AMOURS

### DE CARTOUCHE.

---

Nous allons offrir aux lecteurs curieux quelques traits ignorés de la vie du fameux LOUIS-DOMINIQUE CARTOUCHE; ils sont extraits d'un mémoire écrit par lui-même, et trouvé après sa mort dans un cachot de la tour de Montgomery, où il fut enfermé. Comme il est inutile de répéter ce qui a été dit, nous commencerons par cette anecdote; c'est Cartouche qui va parler.

APRÈS la paix d'Utrecht, lorsque je fus réformé, je me trouvais à Bruxelles avec plusieurs de mes camarades, entr'autres le fameux Bras-d'Acier, célèbre par sa force et son adresse. Un jour que je me promenais sur le rempart, j'aperçus un homme dont la physionomie ne m'était pas inconnue. Quoiqu'il eût les dehors d'un bourgeois, je reconnus bientôt le chef des Bohémiens qui m'avait dévalisé; il ne me regardait pas, je l'arrêtai. Vous voilà donc, Monsieur, lui dis-je? — Je n'ai pas l'honneur de vous connaître. — Avez-vous oublié l'écolier à qui vous avez pris vingt louis,

il y a quatre ans, sur la route de Rouen ?  
 — Vous vous trompez. — Non, Cartouche ne se trompe jamais. — Vous, Cartouche, seigneur ? — Oui, fripon, c'est moi-même.  
 — Votre réputation m'assure que je ne rien à craindre de vos procédés. — De quelque manière que tu l'entendes, j'oublie tout : tu n'es pas seul ici, sans doute, et je t'offre de l'emploi. — Je l'accepte, me dit-il ; allons nous promener à Ixelles, je vous prouverai qu'Avale-Charette peut vous être utile.

Il me raconta des traits de finesse, d'audace, de courage et de présence d'esprit, avec des détails si exacts, que je ne pus m'empêcher de leur donner créance. C'est à merveille, lui dis-je ; nous n'avons plus ici qu'un jour de travail ; retournons à Paris, mais n'y allons pas les mains vides ; dans deux jours nous avons une procession générale. Combien avez-vous d'hommes intelligents ? — Huit. — Et vos femmes, que savent-elles ? — Tout. — Vous en avez ?...  
 — Cinq. — Bravo ! je n'ai que six adeptes, sans me compter ; nous voilà vingt. Il faut savoir exactement la marche de la cérémonie, et placer nos detachemens dans les endroits les plus resserrés et les plus peuplés.

Comme ces messieurs changent de femmes quand ils veulent, et les troquent parfois contre un mulet ou contre un âne, je ne reconnus aucunes de celles que j'avais vues

près de Mantes. Je m'informai de la petite brune dans les bras de laquelle je m'étais endormi lorsque je fus volé : j'appris qu'elle courait l'Europe avec un opérateur, dont elle était la maîtresse. J'en regardai une avec assez de désir pour qu'Avale-Charette s'en aperçut. Comment la trouvez-vous ?  
 — Très-bien. — Tant mieux. Cunégonde, faites votre cour à monseigneur, et préparez-vous à l'avantage d'être pendant quelques jours sa maîtresse, s'il veut bien vous accorder cet grâce. J'avoue que le monseigneur, auquel je ne m'attendais pas, me surprit un peu. — Ami, lui dis-je, quelle est cette plaisanterie ? — Ce n'en est point une, les dignités se doivent au mérite ; vous nous êtes très-supérieur, quoique jeune, et vous deviendrez un grand homme.

Le jour attendu étant arrivé, je plaçai mes gens de trois en trois pour se soutenir. Chaque *trio* avait une femme qui devait lier conversation avec ceux que l'on devait soulager. Par ce moyen, ils étaient moins sur leur gardes, et la questionnante avait soin de faire tourner la tête du côté opposé à celui où l'on travaillait. J'ai dit que trois hommes étaient appliqués au même objet, c'est ce qu'en termes de l'art nous appelons une chaîne : elle est quelquefois de six, et davantage, sur-tout quand on est dans un lieu fermé, spectacle, église, etc. Il faut

cette précaution pour faire passer de main en main les effets volés, et les éloigner du lieu d'où ils partent; car si par malheur un mal adroit est pris sur le fait, souvent l'orsqu'on croit le tenir, c'est lui qui a le droit de se plaindre.

La procession descendait à peine de Sainte Gudule, que j'avais déjà deux montres. Mes petits postes firent ce qu'ils purent, et rapportèrent beaucoup de choses. Je fus avec Avale-Charette et Bras-d'Acier, barrer la grande porte de l'église. Quand le dais fut rentré, la foule se serrant comme pour nous plaire, nous fîmes alors bonne récolte. Enfin, je fis partir le lendemain ma première division pour Paris, aux ordres de Bras-d'Acier; la seconde suivit à un jour d'intervalle sous ceux du Bohémien, avec injonction de m'attendre cachés dans ma maison du Faubourg; je conduisis la troisième, ayant Cunégonde pour aide-camp.

Après avoir salué mes pénates, j'assemblai ma phalange. Ferrand, dont j'avais fait connaissance en Hollande, m'avait amené d'excellentes recrues. Pour comble de fortune, dinant à Douvres, j'avais trouvé Saint-Etienne, un de mes anciens camarades de classe, en qui j'avais remarqué des talens précossés. Au bruit de ma renommée, il avait quitté sa province, et s'était déter-

miné à venir me trouver. Ma troupe était de cinquante-deux hommes: je la divisai en quatre brigades de douze chacune, ayant un officier à sa tête: Saint-Etienne, Ferrand, Avale-Charette et Durand. Bras-d'Acier était major: mon jeune frère, que de puis long-temps j'avais enôlé, était mon aide-camp, et Cunégonde était chargée d'aller aux nouvelles, de faire jaser les marchandes de modes, les maîtres-d'hôtels et valets-de chambre.

Nous commençâmes l'attaque de Paris par ses Faubourgs: ceux de Saint-Germain, Saint-Denis, Saint-Martin et le Marais, furent assaillis à la fois. Le Faubourg Saint-Martin ne valant rien, je le laissai aux fripons subalternes. J'étais par-tout, je voltigeais, j'inspectais les postes. Lorsqu'il y avait un coup important, je le dirigeais moi-même. Il me venait tous les jours des recrues, j'augmentai le nombre de mes brigades; j'en créai deux nouvelles, l'une pour Duménil, l'autre pour l'Amoureux; elles eurent la Cité, l'île Saint-Louis et le quartier du Louvre. Tout allait assez bien; j'avais établi quatre dépôts de recelage, et j'avais mis à mon compte quatre de mes maîtresses. L'Allemande Cunégonde avait du mérite, mais toujours pâté de perdrix est trop fastidieux; j'avais encore Géraldine la Walonne, Fioretta l'Italienne et

Honorine la Provençale. Par ce sage arrangement, je trouvais un bonnet de nuit dans chaque quartier principal.

J'avais proscrit pour Paris l'usage des armes à feu : un seul coup tiré mal à propos peut perdre un détachement en appelant des forces supérieures. Nous avions des bâtons ferrés, pointus par un bout, et portant de l'autre une boule de plomb. Cet instrument en bonnes mains fait de la besogne ; un coup sur la tête met hors de combat le plus fier bravache : et s'il remue, on lui introduit dans la poitrine le grand clou. J'avais ordonné de ne tuer qu'à son corps défendant, et dans la plus absolue nécessité : ces espèces d'assassinats gâtent les affaires, on se tire mieux de celles qui ne sont point ensanglantées. Quand il fallait absolument envoyer au diable un brutal qui ne voulait pas donner sa bourse de bonne grâce, nos gens lui couvraient le visage d'un masque de poix, ou le débarbouillaient avec de l'eau-forte ; mais j'ai toujours crié : Messieurs, de la douceur, ne soyons pas cruels sans nécessité.

Il n'était question dans Paris que de mes exploits : il y avait déjà long-temps que ce train là durait. Enfin, toutes les puissances s'unirent contre moi. Le Parlement mit ma tête à prix ; il assura deux mille écus à qui me livrerait mort ou vif. M. le Blanc, Ministre de la guerre, donna par-tout des ordres,

et offrit une somme considérable à mon capteur. Obligé de pourvoir à ma sûreté, j'assemblai un grand conseil, composé des chefs de mes six anciennes brigades : nous étions seize opinans, et Bras-d'Acier faisait les fonctions de Rapporteur. Le résultat fut qu'il était indispensable de suspendre tout travail jusqu'à l'hiver ; qu'il fallait faire sans délai une vente de tous les effets qui étaient dans les dépôts, ouvrir la caisse commune, partager selon les grades, et vivre du produit de ses fonds en attendant le moment favorable pour se réunir. Chacun s'engagea par serment de ne point exploiter dans Paris sans un nouvel ordre ; mais tous furent libres de se répandre dans les Provinces pour y joindre ceux qui y étaient déjà. Je déclarai à la Troupe que mon intention n'était pas de quitter Paris, où je vivrais bourgeois paisible et ignoré, quoiqu'en secret mes lieutenans et moi fimes les préparatifs de notre retraite.

Honorine apprit alors du coiffeur de Madame \*\*\* , receveuse générale des Finances, qu'elle devait aller à Rheims pour la nocce d'une de ses sœurs, à qui elle portait un écrin superbe, et la corbeille de mariage la mieux assortie ; et que, voulant paraître avec toute la somptuosité financière, elle avait avec elle ses pierreries et ses bijoux. Allons, Cartouche, me dis-je à moi même,

éveille-toi, ceci n'est point une opération de ville sujette à partage, c'est une opération sur terre étrangère : soyons peu, mais bien choisis. Prenons Bras-d'Acier et Saint-Etienne, ajoutons-y le Chevalier ( 1 ), qui m'en voudrait de le priver d'une action où il y aura sans doute profit et plaisir. Je fis prendre à mon Valet un cheval de main, je savais que la voiture formait un quatuor femelle : Madame, une Filleule de quatorze ans, et deux Femmes de chambres, tout cela très-aimable.

J'assemblai secrètement mes compagnons, et nous fûmes nous poster dans la forêt de Villers-Cotterets, près Verte-Feuille. Madame de \*\*\*, avec ses Femmes, dans une bonne berline, courant joyeuse comme l'est toujours une jeune femme qui fuit un vieux mari, n'avait que deux Laquais assis sur un siège à dos, et un Valet de chambre qui courait en avant. Pour ne pas faire de *quiproquo*, le Chevalier, bien instruit, était embusqué au coin d'un chemin de traverse, à mille pas de nous, et devait, après avoir bien reconnu, faire l'agréable à la portière, et courir comme faisant la même route, Nous avions un poste excellent ; nous l'avions choisi éloigné des cabanes des Bâcheurs et des Sabotiers. Près de nous était une

( 1 ) Le Chevalier était frère de Cartouche.

route qui conduisait à Compiègne. Quand nous aperçûmes mon frère, nous dîmes tous les trois : Nous les tenons.

En effet, la voiture étant à notre portée, nous sortîmes de l'embuscade, et ordonnâmes aux postillons d'arrêter, leur appuyant la carabine sur l'estomac : alors le Chevalier changeant de rôle, tint en joue les deux Laquais. Bras-d'Acier s'empara d'une portière, Saint-Etienne de l'autre. Je fis descendre les Femmes, et les conduisis dans un taillis épais ; elles se trouvèrent mal : des sels d'Angleterre les firent revenir. Je les laissai sous la garde de mon frère, et nous vîmes lier deux à deux les Laquais et les Postillons, après quoi nous vidâmes coffres et caissons, prîmes deux nécessaires, et tout ce qui était sur la voiture. Nous portâmes nos richesses à dix pas des captives. Nous allions leur rendre la liberté, lorsque Madame \*\*\* levant sur moi des yeux cent fois plus beaux que ceux des Houris de Mahomet, je ne pus y résister. Je dis à mes camarades en langue sacrée ( 1 ) : Amis, laisserons-nous échapper une occasion aussi belle ? Non, par la mort, répondit Bras-d'Acier : à vous la Dame, mon Capitaine ; je prends celle-ci, me montrant une Femme de chambre, et qui nous aime nous suivre.

( 1 ) En Argot.

Nous avons trouvé trois bouteilles de vin de Bourgogne dans un panier ; nous en fîmes boire un verre à chaque prisonnière. Nos bonnes façons les ayant un peu rassurées, elles se trouèrent mieux, quoique fort inquiètes, voyant à nos pieds un arsenal d'armes de toute espèce. Nous n'avions pas un moment à perdre ; le lieu, notre état, l'événement, tout nous ordonnait d'aller vite. Je fis lever la Dame, et la priaï de me suivre ; elle était tremblante sous ma main, comme la colombe entre les serres de l'épervier. Madame, lui dis-je, la force fait souvent les lois, je ne veux point l'employer, vous craignez pour votre vie, rassurez-vous, elle vous appartient ; mais vos faveurs sont à moi, la résistance serait inutile. — Ah Dieu ! que me proposez-vous ? Je ne propose point, Madame, je demande avec certitude d'obtenir. — Quoi ! ce n'est pas assez de m'avoir tout pris ? — Non, Madame, tout ne l'est pas encore. — J'aime mieux mourir. — Vous en serez la maîtresse après. La dispute ne fut pas longue ; les difficultés furent bientôt vaincues, et la dame oubliant sa fâcheuse aventure pour se livrer au présent, me rendit bientôt caresses pour caresses. De leur côté, mes gens ne s'endormirent pas ; et nous serions encore sur la fougère, si les voleurs ne ressemblaient pas un peu au Juif-errant, à qui il n'est pas per-

mis de s'arrêter long-temps dans le même lieu. Enfin nous nous réunîmes, et chacun parut content. Je demandai à Madame\*\*\* si elle avait de l'argent sur elle. Sa réponse fut de me présenter une bourse, dans laquelle il n'y avait que dix louis, me disant que j'en trouverais deux cents dans le grand nécessaire. Je lui répondis qu'elle ne me comprenait pas ; qu'il n'était point dans ma façon d'agir de laisser aller sans or des personnes aussi généreuses, et je pris dans ma poche quarante louis pour lui en former cinquante, en lui disant : Souvenez vous de Cartouche.

Lorsque je fus de retour à Paris, mes Lieutenans rassemblèrent mes brigades éparses, et nous recommençames la petite guerre. Aucun de mes gens, mon frère excepté et mes deux coopérateurs, ne furent instruits de ce qui m'était arrivé en province ; cependant ils se doutèrent, au ton de ma dé pense, que j'avais fait quelque grand coup. Nous ne plaçons jamais nos fonds, de peur de ne pouvoir les reprendre aussi vite qu'il le faut quelquefois. J'avais beaucoup d'argent de mes droits antérieurs, de ma part de Madame \*\*\* et de bien d'autres dupes. Je voulais garder le secret pour ne pas exciter une jalousie trop forte, ou le désir de me voler, car j'avais des gens assez instruits pour y réussir.

Un de mes émissaires m'apprit un jour qu'un joaillier de la place Dauphine, faisait une parure de diamans superbes pour une Cour étrangère. Je fus indigné, comme doit l'être un bon patriote, que des pierres aussi belles sortissent du Royaume. J'avais de différens brochantages une partie de diamans sur le papier, assez honnête; je fus chez l'artiste, j'en fis monter quelques-uns, je lui en vendis d'autres, et je me montrai très-coulant dans notre façon de traiter; je gagnai sa confiance. Il cherchait un diamant jaune pour le milieu d'une fleur, qui pût assortir un seul qu'il avait; je lui dis que je le lui fournirais. J'en avais un très-beau, il lui convint; il examina plusieurs fois, et finit par me prier de le lui garder plusieurs jours. Je compris ce qu'il voulait dire. Quoi seriez-vous peu en fonds? n'importe, il est à vous. — J'ai fait ce mois-ci de gros paiemens, et des avances considérables pour l'assortiment que vous connaissez; deux Duchesses m'ont promis pour la fin de la semaine ce qu'elles me doivent, alors je prendrai l'effet. Je forçai mon Lapidaire à le recevoir, sa parole me suffisant; je refusai son billet, parce que je prétendais au titre de son ami. Il fut comblé: sa femme était pénétrée de ma franchise. Je les priai de ne se point gêner, et je devins l'homme nécessaire.

M. Garigues et sa chère moitié allaient les samedis au soir dans leur maison campagne de Chaillot, et m'y menaient avec eux; ils étaient Provençaux, et avaient conservé l'habitude de faire la méridienne. J'étais affecté de les copier, et nous dormions ou à peu près. Garigues avait les plus précieux de ses diamans et de ces écrins dans un coffre de fer encastré dans le mur de son magasin; il en portait toujours la clef sur lui, attachée à un cordon qui passait dans une boutonnière de la poche de sa culotte. Le reste de ses bijoux était dans le tiroir. Les Dimanches une seule domestique était de garde; les autres se promenaient, et j'étais connu pour l'ami de la maison. Je fis préparer un tabac sporifique. Un jour que nous n'étions que trois, et que nous avions parlé de la demande d'un amateur qui voulait avoir une plaque de son nom, composée de très-gros brillans, demande que les domestiques avaient entendue. Avant de nous jeter sur un lit de repos, je donnai au couple trop confiant quelques prises de mon tabac, qui fut trouvé inusable; on s'endormit. Quand je jugeai que mes gens étaient pris, je détachai la clef du coffre précieux; je montai le chevet de madame, et je dis que j'allais faire commission à Passy; mais je fus au galop à Paris.

Un de mes émissaires m'apprit un jour qu'un joaillier de la place Dauphine, faisoit une parure de diamans superbes pour Cour étrangère. Je fus indigné, comme l'être un bon patriote, que des pierres belles sortissent du Royaume. J'avais différens brocantages une partie de diamans sur le papier, assez honnête; je fus l'artiste, j'en fis monter quelques-uns lui en vendis d'autres, et je me montrai très-coulant dans notre façon de traiter; gagnai sa confiance. Il cherchait un diamant jaune pour le milieu d'une fleur, que je lui assortir un seul qu'il avait; je lui dis que je le lui fournirais. J'en avais un très-bon, il lui convint; il examina plusieurs autres et finit par me prier de le lui garder plusieurs jours. Je compris ce qu'il voulait dire. Ne seriez-vous peu en fonds? n'importe, dit-il à vous. — J'ai fait ce mois-ci de gros achats, et des avances considérables. L'assortiment que vous connaissez; deux diamantes m'ont promis pour la fin de la semaine ce qu'elles me doivent, alors je prendrai l'effet. Je forçai mon Lapidaire à le lui devoir, sa parole me suffisant; je remis son billet, parce que je prétendais au nom de son ami. Il fut comblé: sa femme fut pénétrée de ma franchise. Je les priaient de ne se point gêner, et je devins l'homme nécessaire.

M. Garigues et sa chère moitié allaient tous les samedis au soir dans leur maison de campagne de Chaillot, et m'y menaient avec eux; ils étaient Provençaux, et avaient conservé l'habitude de faire la méridienne. J'avais affecté de les copier, et nous dormions ou à peu près. Garigues avait les plus précieux de ses diamans et de ces écrins dans un coffre de fer encastré dans le mur de son magasin; il en portait toujours la clef sur lui, attachée à un cordon qui passait dans une boutonnière de la poche de sa culotte. Le reste de ses bijoux était dans le comptoir. Les Dimanches une seule domestique était de garde; les autres se promenaient, et j'étais connu pour l'ami de la maison. Je fis préparer un tabac soporifique. Un jour que nous n'étions que trois, et que nous avions parlé de la demande d'un ambassadeur qui voulait avoir une plaque de son ordre, composée de très-gros brillans, demande que les domestiques avaient entendue. Avant de nous jeter sur un lit de repos, je donnai au couple trop confiant quelques prises de mon tabac, qui fut trouvé admirable; on s'endormit. Quand je jugeai que mes gens étaient pris, je détachai la clef du coffre précieux; je montai le cheval de madame, et je dis que j'allais faire une commission à Passy; mais je fus au galop à Paris.

La gardienne fut bien-aise de me voir ; je lui fis quelques plaisanteries ; je la plaignis de la retraite où elle était par un si beau jour, et lui donnai six francs pour la consoler, l'engageant à faire un goûter avec son favori ; mais pensant à mon objet, je lui dis que l'ambassadeur de Suède, pressé de jouir, était à Chaillot, et que Guarigues, lui faisant compagnie, m'avait prié de venir prendre les diamans de la nouvelle parure pour lui montrer. Marguerite me voyant sur le cheval de la maison, possesseur d'une clef que Monsieur n'aurait pas confiée à sa femme, me dit : Vous êtes bien le maître, et ne prit seulement pas garde à ce que je mis dans mes poches.

On devine aisément que je les chargeai autant que je le pus ; je remontai à cheval, je fis un détour ; je passai chez moi, et je dis à mon frère d'aller le soir près des carrières de Montrouge ou de Vaugirard, et d'y tuer ce cheval, qui devenait contre moi un témoin irrécusable. Je résolus de ne pas vendre en France un karat de cette partie et d'attendre l'occasion de passer en Angleterre avec. Si j'avais été sage, il fallait ne plus courir de hasards, et jouir sous un Ciel étranger, décomposant ma figure, sacrifiant mes cheveux ou un œil. J'avais une fortune considérable, telle que la voulait Scapin, commode à mettre dans une valise. Je

pouvais, comme Bias, porter tout avec moi ; je n'aurais pas troqué ma philosophie contre la sienne : mais le repos et Cartouche étaient les deux extrêmes. Il fallait encore travailler, sauf à se réduire à l'inaction quand des circonstances impérieuses l'ordonneraient.

Nos Magistrats, toujours ardens à ma poursuite, éveillés par de nouveaux bruits, mirent sur pied contre moi, troupes de ligne et troupes légères ; la cavalerie du guet et les espions favoris du Lieutenant de Police étaient à mes trousses. Après une expédition où nous fûmes certainement trahis, suivis serrés et accablés par le nombre, sans espoir de résister long-temps, je me jetai, avec Ferrand et Duchâtelet qui m'accompagnaient, dans une maison de la rue de Cléry, où après nous être barricadés, nous soutîmes un siège. Nous tirâmes par les fenêtres douze coups de pistolets, qui blessèrent plusieurs assaillans, et nous parvîmes enfin à nous évader par une cheminée en courant de toits en toits, jusqu'à ce que nous trouvions une issue pour descendre.

Ce danger échappé, je me déterminai à partir pour l'Angleterre, sans passe-port. Je pris le costume le plus simple, celui d'un marchand de peu d'importance, n'ayant que le linge nécessaire dans un porte-manteau



de cuir ; mais ce saucisson valait en or et en diamans un somme considérable.

Mon frère fut seul instruit de ce projet ; je lui prescrivis de venir me joindre quand je l'appellerais. Je montai à cheval, et fus coucher à Gentilly. J'arrivai à Calais, où je trouvai le paquebot prêt à mettre à la voile ; je m'y embarquai, et je me trouvai bientôt à Douvres. Je me sentis soulagé d'un poids accablant dès que je me vis au sein de la liberté. Je projetai de ne plus revoir la France, d'abandonner ce que j'y laissais à mes maîtresses, et d'acheter un fonds qui m'aurait donné la qualité de citoyen ; mais les plus beaux projets sont enfans de l'imagination, et si on ne les réalise promptement, ils se perdent en vapeur. Je me reposai quelque jours ; mais ennuyé de cette léthargie, je fis sceller, et partis pour Londres. Arrivé à Cantorbéry, je m'y promenais par désœuvrement, lorsque je vis un théâtre dressé sur une place. On me dit que c'était celui d'un Opérateur, qui faisait précéder le débit de ses drogues par des parades assez plaisantes. J'entrai dans un café pour entendre le moment de cette scène burlesque. A peine le tambour eut-il rassemblé les spectateurs, que je m'approchai, et j'entendis Scaramouche appeler signora Zingora. Venez, dit-il, nous donner un essai de vos talens, en apprenant à ces



Messieurs quelle doit être leur bonne ou leur mauvaise fortune. A l'instant paraît une jolie Bohémienne, et je reconnus celle avec qui j'avais bu près de Mantes, et qui était alors dans la troupe d'Avale-Charette. Je m'avançai, et lui donnai ma main ; elle y lut que j'étais aimé des femmes, que je serais très-riche, et que je finirais ma carrière avec éclat ; mais elle ne me reconnut pas au premier moment. Chaque curieux lui donnait une pièce de monnaie. Je lui dis tout bas : Gentille voyageuse, voilà un louis pour vous souvenir de l'Ecolier qui s'endormit comme un sot près de vous il y a cinq ans ; tout est oublié, puisqu'Avale-Charette est de mes amis. A ces mots elle me regarde tendrement, et me serrant la main à l'Italienne, elle me dit : Nous nous reverrons sans doute. Je le promis : elle me donna rendez-vous après la vente, sur la route qui mène à Harpledown. Je m'y trouvai : elle me dit qu'elle avait été fâchée que je n'eusse pas accepté la proposition d'entrer dans la troupe Bohémienne ; qu'elle avait encore été plus chagrine de ne pouvoir empêcher qu'on me volât, et finit par m'avouer qu'elle aurait été charmée de vivre avec moi. Je lui répondis que tout pouvait se réparer ; que je la trouvais beaucoup mieux qu'alors, parce qu'elle avait près de vingt ans, période où la beauté est dans tout son éclat ;

que j'étais plus formé, et que tous deux valions mieux pour les plaisirs. Elle en convint. Je lui demandai son nom. Finetta, dit-elle. — Eh bien, gentille Finetta, si justement nommée, je suis seul, j'arrive en Angleterre : quoique je paraisse sous un dehors peu opulent, je puis vous faire un sort agréable, et pour vous prouver que vous ne serez point trompée, je vous donnerai d'avance la valeur des premiers six mois, que vous réglerez vous-même. Serriez-vous fâchée de quitter Fantuccino ? — Point du tout, je suis avec lui depuis cinq ans ; je m'ennuyais dès le premier jour : mais j'étais engagée. — L'êtes-vous encore ? — Non, je suis libre ; je ne suis restée avec lui que par excès de complaisance, car, vanité à part, je suis l'âme de sa troupe ; je vais régler mon compte, et demain je vous suivrai.

La petite et moi nous nous piquâmes d'exactitude ; elle vint me joindre avec son bagage et ne me demanda que quatre guinées par mois, défrayée de tout. Je lui en donnai vingt cinq pour le premier semestre. J'avais une jolie compagne et ses malles à voiturer ; je louai une bonne chaise, je fis monter mon cheval par le valait qui devait la ramener. Nous partîmes pour Londres. A quelques milles de Rochester, ne pensant qu'à ma brunette, à peu près dégoûté de

voler et prêtant aux autres la même insouciance, j'aperçus tout à coup un cavalier monté sur un excellent coureur, qui déboucha d'un bois très-voisin, et fut à notre portière en une seconde. Monsieur, me cria-t-il en français, je suis un pauvre Gentilhomme, à qui il ne reste que cette carabine, que je veux vendre. Voulez-vous l'acheter ? Il m'en présentait le bout à un pied de la poitrine. En homme du métier, j'entendis ce que cela voulait dire. Ami, lui répondis-je, je n'ai pas besoin d'armes, peu de particuliers en ont plus que moi ; mais acceptez ma bourse en attendant que vous trouviez à vendre avec plus d'avantage. Je ne suis point Gentilhomme ; mais Cartouche ne sera jamais vaincu en générosité sur un grand chemin. A mon nom, plus connu en Angleterre que je ne le croyais, mon homme qui tenait ma filoché, me la rendit. Camarade, dit-il, si ce nom ne vous blesse pas, car je connais votre supériorité ; si Cartouche est célèbre sur le continent, Matkinston a quelque gloire dans cette île : soyons amis ; loin de prendre votre or, le mien serait à vous si vous en aviez besoin.

Nous convînmes que Matkinston irait en avant ordonner un souper à la meilleure taverne, et que nous nous embrasserions le verre à la main. Il me dit, avant de me quitter : Il se pourrait, quoique nous soyons

assez près de la ville, que vous fussiez visité par quelqu'un des miens, répondez : *J'ai salué le roi de la forêt* ; alors leurs services seront à vos ordres.

Dès que ma voiture entra dans la cour de l'auberge, Matkinston vint à moi les bras ouverts, et m'enbrassa avec une cordialité rare entre les gens du même art. Tous ce que l'abondance avait pu réunir promptement nous fut servi : poissons excellens, gibier parfait, vins exquis. Notre hôte paraissait esclave des volontés de mon confrère. Quand nous eûmes attaqué le premier service, nous résonnâmes de nos exploits ; je fus bien honteux de voir qu'il savait tout ce que j'avais fait de plus heureux à Paris, tandis que j'ignorais jusqu'à son existence.

Fenetta ne s'amusa pas de nos dialogues. Au dessert, Matkinston s'apercevant de son ennui, lui dit : Aimable compagne d'un chef fameux, permettez-moi de vous présenter à mon amie, qui sera flattée de devenir la vôtre, et de vous conduire à Londres. A l'instant il ouvrit une porte, et nous amena une charmante Irlandaise, avec qui Fenetta fut bientôt liée. Matkinston me dit en nous retirant : Demain nous coucherons à Londres, chez moi, puis je vous loge où vous le voudrez, car je ne veux gêner personne. Mon laquais vous conduira ; je ne vous re-

joindrai que deux heures après votre arrivée, j'ai affaire à Deptfort.

Me voilà donc dans cette Cité fameuse, qui rivalise Paris, au point que l'homme impartial doute à qui donner la préférence. Ces deux Villes ont des beautés si opposées, qu'on peut les regarder comme uniques chacune dans leur genre. La maison de mon nouvel ami était peu vaste, mais charmante. Mistriss Betzy, sa maîtresse, nous en fit les honneurs. Quand le maître fut de retour, nous parlâmes d'affaires. Il me demanda en quoi il pouvoit m'être utile. Je lui répondis que j'avais une partie de diamans dont je voulais me défaire, je lui en montrai à peu près la moitié, il en fut ébloui. Ah Messieurs les Français, vous êtes nos maîtres, s'écria-t-il, nous enlevons quelques bourses de cinquante, de cent guinées ; mais vous avez les trésors du Potose et de Golconde. Je vous ferai connaître le Joaillier de la Cour, qui vous donnera un prix avantageux. Il me mena chez lui, et m'annonça comme un Marchand de diamans. A ce titre je fus reçu avec distinction. J'ouvre mes papiers ; Je montre des chatons très-égaux, des karats assortis, des pierres de couleur superbes, enfin, des diamans de toute espèce. Bientôt le choix du Marchand est fait ; il me paie en billets de banque deux milles cinq cents livres sterlings. Je lui dis, comme par distraction, en

sortant, que s'il avait besoin de quelque chose de mieux, je le lui fournirais. *God-dam!* me dit tout bas Matkinson, qui n'y tenait plus, vous avez donc des poules qui vous en pondent? Je souris, et lui dis qu'il ne tenait qu'à lui d'aller à la source; que je lui céderais volontiers Paris, voulant me retirer. Il me remercia.

Nous faisons souvent des parties carrées, je me trouvai bientôt seul avec les deux femmes : un coup de main avait nécessité pour quelques jours l'absence de Matkinson. Malgré l'attachement que Finetta me montrait, je soupçonnais que son amour n'était qu'une indifférence déguisée sous un masque italien. J'avais autant de désir qu'elle de voler à de nouveaux plaisirs; je ne me suis jamais piqué de constance. Je lui dis un soir, après avoir fait des folies : Écoute, petite, nous ne sommes pas mariés; je suis persuadé que tu vas trouver ici des hommes qui feront impression sur tes sens; tu te contiendras, tu auras de l'humeur; j'en souffrirai. Faisons mieux : écoute, liberté entière de part et d'autre. Si un Anglais t'amuse, je pourrai trouver une Anglaise qui m'égayera, et nous n'en serons pas moins amis; quand la fantaisie nous réunira, nous en profiterons. Finetta fut charmée de la proposition; elle me sauta au cou, et me dit : Voilà un homme, vive

les Français! Depuis Turin jusqu'à Naples, on ne trouverait pas un Italien qui pensât de même. Lorsque Betzy sut notre convention, elle en fut charmée, car elle avait formé des projets sur mon cœur, et elle se doutait que cet arrangement lui serait favorable : elle avait raison.

Nous ne fûmes pas long-temps à nous expliquer. Un jeune et beau Musicien Irlandais qui venait dans la maison, fit bientôt la partie de Finetta, et tout le monde fut content.

Cependant mon frère m'écrivait sans cesse que j'avais promis de l'appeler. Je commençai à être attaqué de cette maladie que les Anglais appellent *le spleen*; je pris le parti de retourner en France. Je laissai Finetta heureuse; je fis de tendres adieux à Betzy, et je pris congé de Matkinson, qui ne se doutait pas de tous les services que je lui avais rendus, et promit de me joindre l'hiver suivant : enfin j'arrivai à Douvres, d'où je découvris ma terre natale.

A peine fus-je descendu chez moi, que tous mes lieutenans s'empressèrent de me rendre leurs devoirs, et un compte général, en forme de journal, de ce qui s'était fait pendant mon absence. Je fis assembler tous mes gens, et je choisis pour Champ-de-Mars une carrière de Montmartre, où le lendemain, à nuit tombante, je passai une revue

générale. Tout étant inspecté, je commandai de reprendre les travaux; puis je fus dans les bras de mes anciennes maîtresses oublier mes dernières amours.

Ma présence avait tout ranimé; bientôt de nouveaux exploits firent connaître aux Parisiens mon retour. Mais aussi bientôt toute la pousse de Paris fut à mes trousses. Les dangers continuels que je courais, me firent regretter sincèrement le séjour de l'Angleterre. Mes petites femmes, me connaissant assez riche, me pressaient de penser à ma conservation. Enfin, je pris encore une fois le parti de me retirer en pays étranger pour y jouir de ma fortune; mais ne voulant pas laisser ma troupe sans chef, je désignai pour me succéder Saint-Etienne, l'homme le plus intelligent que je connus. Après son installation, ne voulant plus me lier à rien, afin de voyager avec la plus grande liberté, j'assurai un sort à mes quatre maîtresses. Je méditais une retraite philosophique; mais le destin en avait autrement ordonné: je suis tombé dans le piège que j'avais su éviter tant de fois. Heureux si ma bonne fortune, ou le courage de ceux qui ont juré de verser leur sang pour moi, peuvent m'arracher des mains de la justice.

FIN.



